LA
rande Anthologie

seule qui ne publie que de l'inédit

dez pas l'hiver pour faire
er vos salamandres
(Proverbe populaire)

Je cherche un poëte
Je trouve un fourneau
(Gabriel d'Annonceleau)



es chevaux ailés qui marchent sur leurs mains. (Maurice Boustand)

LA

GRANDE ANTHOLOGIE

LA
GRANDE ANTHOLOGIE

la seule qui ne publie que de l'inédit

SÉBASTIEN-CHARLES-GEORGES LECONTE DE LISLE-ADAM. — HENRI-MATHURIN DE REIGNER. — LÉON LARGIER. — JEHAN RICHEPAING. — RENÉ CAUCHOIS. — CHARLES DE POUMAROLLES. — RAFAELE D'ANNONCELEAU. — FRANCIS JAMES. — ROSEMONDE GIRARD (D'HOUVILLE). — MAURICE ROUSTAND. — JOHANN RIQUETUS. — ÉMILE VERHÉRIEN. — STUART MERRY DEL VAL. — SIDOINE APPOLLINAIRE. — POL ET SEMA FORT. — MATHIEU LACOMTESSE. — JOSEPH-MARIE NETTI. — LORANG-TAILLADE. — MAURICE METTERLINGUE. — HENRI BATHAILLE. — SAMAIN. — VICTOR HUGO, ETC..., ETC...

CONTENANT :

Un plan du mètro, une feuille de rèclamation et même un èchantillon de papier d'Armènie.

« Je cherche un poète,
Je trouve un fourneau. »
RAFAELE D'ANNONCELEAU.

Illustrée de 43 portraits et documents, et d'une affiche du Théâtre National de l'Odéon.

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168 — PARIS

PAGE

spécialement réservée aux dédicaces [1]

A M............................

....

....

(1) Nous publions le tarif à la page suivante. Tous ceux de nos lecteurs qui voudront bien profiter de nos prix d'été n'auront qu'à faire leur choix. Ecrire lisiblement le nom et l'adresse, et adjoindre un timbre oblitéré, — un triangulaire (authentique) de la Colonie du Cap, par exemple, ou n'importe quel spécimen de la première série de l'île Maurice. Les autres seront rigoureusement refusés.

TARIF du PRIX de QUELQUES DÉDICACES

(Le texte comporte, autographié par un de nos collaborateurs : A M. ....., Mme ..... ou Mlle X et une des formules suivantes.)

(N. B. — Modèles courants, très recommandés :)	fr.	c.
Cordial hommage de l'auteur	4	75
De tout cœur	0	70
A l'éminent diplomate et ami	70	30
Son éternellement reconnaissant (1).	...	..
En haute estime littéraire.	0	50
Pieusement	100	»
En admiration véhémente.	0	25
etc..., etc...		

Nous traitons aussi à forfait pour telle ou telle formule qui nous sera proposée. A titre d'indication et de reconnaissance, signalons la première commande qui nous ait été faite, et le prix qu'elle a coûté :

A MONSIEUR PHÉLISCHIEN-SCHAMPSHORE, *le plus grand des poètes rajpoutes, les genoux brisés d'humilité :*

EVA MONCŒUR.

	fr.	c.
Cette admirable dédicace a été soldée pour	0	05

C'est tout dire ! ! !

N'HÉSITEZ PAS ! ! !

Nous ESSAYER c'est nous ADOPTER ! ! !

(1) Prix à débattre.

LA
GRANDE ANTHOLOGIE

Préambule

MÉTHODOLOGIE. — AVERTISSEMENT.
PROFESSION DE FOI. — LETTRES D'ENCOURAGEMENT, ETC., ETC.

L'APPARITION toute prochaine de ce recueil n'était pas plus tôt murmurée sous le manteau que nous avons été accablés d'un déluge d'encouragements auxquels se sont mêlés, comme c'était à prévoir, les fausses notes d'un concert de crapauds et de scops, grands ou petits (1).

Nous renvoyons lesdits scops, chevêches, chevêchettes, hulottes, ducs de toutes tailles, hiboux, chouards et autres batraciens aux feuilles de réclamation que la munificence de notre éditeur nous a permis d'adjoindre à notre Anthologie, laquelle est la seule au monde qui soit brevetée S. G. D. G., organisée et consciente.

(1) Çait triste à dire, mais cet bien insi que l'oteur a écrit ça phraze. (*Note du compositeur*.)

Il est toutefois une catégorie de réclamationnaires auxquels nous consentons à donner d'ores et déjà une explication. Certains poètes, et non des moindres, se sont étonnés de ce que nous ne leur fissions pas une place dans ce sanctuaire érigé à la gloire d'une des plus glorieuses époques poétiques qui aient existé depuis que le monde est monde et que la France est France, ce qui est loin de nous rajeunir.

Nous n'irons pas par quatre chemins. Ils n'avaient, imitant leurs petits camarades, qu'à nous adresser la somme minima de cent francs (lettre chargée, chèque, mandat-poste ou timbres-poste).

C'est pour cette raison à la fois matérielle, morale et psychologique que nous nous sommes vus contraints d'éliminer des poètes comme Ferdinand Greck, Jules Pouah et Jean-Baptiste Rousseau... (Ce dernier, soit dit en passant, a laissé trois de nos lettres sans réponse. Il est jugé.)

Nous n'avons consenti que deux exceptions : l'une en faveur de M. Alexandre Duval, qui s'est engagé à nous payer en potages, l'autre en faveur de M. Henri de Rothschild, à cause de l'admirable élégie qu'il nous fit tenir, et de la cherté actuelle des vivres dont nous savons qu'il souffre particulièrement.

Le malheur, c'est que nous avons perdu l'élégie en



La Muse et le Poète.

question, comme aussi les géniaux sonnets « *Bouillons pointus* » que M. Alexandre Duval avait cuisinés spécialement pour nous. — Peut-être, après tout, ces deux chefs-d'œuvre se retrouveront-ils, par hasard, entre deux pages de ce livre.

Mais lesquelles (1)?

L'Avenir le dira.

(1) Ceci fera l'objet d'un grand concours, dont le reglement sera publié aux pièces justificatives, ou même plus tôt, si nous avons le temps.

Ceci posé, remercions, avec des trémolos dans les yeux, les illustres confrères qui ne nous ont pas ménagé leurs encouragements dans une tâche si ardue et scabreuse. On trouvera ci-dessous leurs lettres *in extenso*. — Certes, nous sommes profondément touchés de ces marques glorieuses de sympathie. Néanmoins, avouons avec fierté que, si nous sommes tout près d'être à l'honneur, nous avons été bougrement à la peine.

Les derniers recensements ont dévoilé qu'il y avait à l'heure actuelle, en France, sur une quarantaine de millions d'habitants, cinquante millions de poètes, à cause des Belges. La répartition peut s'établir ainsi, d'après les calculs de M. Angot, météorologiste breveté :

Hommes	[illegible].033
Femmes.	19.[illegible].295
Douteux.	*Idem*
Indépendants et vagabonds . .	7
Chantres mâtinés de prosateur.	488
Hospitalisés.	4.832
L'auteur ordinaire de la cantate pour le prix de Rome de musique	1
Académiciens	0

etc..., etc...

Bref, il fallait choisir. On sait à présent avec quelle méticuleuse conscience et quelle haute impartialité nous avons opéré ce choix. Au début de notre œuvre, nous étions dix. Trois sont morts. Mais les discours qui furent prononcés sur leurs tombes sont dans toutes les mémoires. Nous poursuivrons jusqu'au bout la mission que nous nous sommes assignée. Haut les cœurs!... En plus des personnalités sympathiques, jeunes et brillantes, éminentes, glorieuses, admirables ou sublimes dont on lira les noms plus bas, remercions également M. Hennion, préfet de police, lequel a bien voulu, pour nous permettre d'illustrer dignement cet ouvrage, nous confier les fiches anthropométriques de tous les poètes qui avaient eu maille à partir avec lui.

Nous avions songé tout d'abord à demander une préface à quelqu'académicien notoire, M. de Pommairols par exemple, ou M. Paul Adam, ou encore M. Michel Pons; mais, à ce moment, nous avons reçu un nombre incalculable de lettres d'encouragement et, suivant une méthode qui de plus en plus s'acclimate, nous les publions en guise de préface.

Lettres d'encouragement

I

De M. Maurice Barrès *de l'Académie Française*).

De Mossoul, où m'ont amené les hasards d'une campagne électorale, je vous envoie un cordial bravo.

Mais surtout, ne dites pas que c'est moi qui vous ai fourni les renseignements pour votre biographie de M. Charles de Po.m..ols.

Affectueusement,

BARRÈS.

II

De M. *le* Comte d'Haussonville *de l'Académie Française*).

(Le caractère nettement libertaire de cette lettre nous fait un devoir de ne la publier que dans l'édition spéciale à l'usage des écoles primaires.)

III

De M. Émile Faguet *de l'Académie Française*.

(Par pneumatique envoyé en port dû.)

Mon cher Confrère,

J'ai compris qu'il était impossible que je résistasse plus de temps à la demande que vous me fîtes que je vous



La Muse et le Poète (autre version).

écrivisse une lettre et que j'appréciasse les mérites de l'ouvrage que vous publiiez. Avec le besoin de travail que vous connaissez qui me possède et avec l'illassable désir que j'ai que les jeunes gens qui m'entourent comprennent que je m'intéresse à toutes les manifestations qui touchent à l'art que vous aimez, il fallait que je vous adressasse la lettre que vous sollicitiez et que justifie la science que vous avez mise à classer les poèmes qu'il était important que ceux qui veulent comprendre que la poésie est belle connussent. Que d'autres, qui n'apprécient pas que l'on sourie parfois, ne sentent pas que vous avez fait appel à tout ce qui manifeste le tempérament que nous sommes fiers d'affirmer en tant que Français, il est possible que cela se puisse; mais qu'importe que vous n'ayez pas que des admirateurs et que je sois un des seuls, peut-être, qui vous aient approuvé, je suis avec vous et je tenais à ce que vous le sussiez, et que je suis vraiment très vôtre

Émile FAGUET.

P. S. — Encore que je ne sois pas présentement d'une santé dont il se pourrait que l'on affirmât qu'elle est extrêmement bonne, il ne me déplairait point que je tinsse de vous quand je toucherai ma part de collaboration. Y aura-t-il une omelette au boudin le jour du banquet?

IV

De M. Anatole France (*de l'Académie Française*).

(Par une erreur, due sans doute au secrétaire du maître, l'abbé J.-J. Brouston, nous avons reçu, au lieu de la lettre

qui nous était destinée, celle par laquelle l'auteur de l'*Ile des Oisons* prêtait son appui à la candidature de M. Paul-Hyacinthe Pingouin dans le XIe arrondissement. M. P.-H. Pingouin est battu, et nous, nous ne sommes pas contents.)

V

De M. Octave Mirbeau (*de l'Académie Goncourt*).

M....!

MIRBEAU.

(Nous avons invité M. Mirbeau à dîner.)

VI

De M. Joséphin Péladan (*de l'Académie Julian*).

Orvieto, août 1915.

Douce figure,

Toutes vos idées sont géniales, léonardevinciesques... Mais celle que j'apprécie le plus est celle du papier d'Arménie. — Les exemplaires de luxe en comprendront-ils plusieurs feuilles? Si oui, inscrivez-moi immédiatement pour 100 exemplaires sur grand papier.

Bien à vous.

PÉLADAN.

VII

De M. Paul Fort (*de l'Académie du Figuier, détenu politique à Saint-Lazarief, Irkousk*).

Ce coup de téléphone :

« ... Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée ait posé sur l'émail brillant, dans les soixante pas où sa route est bornée, son pied sonore et vigilant, le sommeil du tombeau pressera ma paupière...

. . . .

« Peut-être en ces murs effrayés, le messager de mort, noir recruteur des ombres, escorté d'infâmes soldats, remplira de mon nom ces longs corridors sombres... Des pas... j'ai peur... on vient... Maman... Rachilde... (friture). »

VIII

De M. Rodin (*de l'Académie des Beaux-Arts*).

.. Nom... .. .. de. ....dieu... .. ce. .... que j'en ai fait ....mar...... cher ... ... de ... .snob..s .. ..

(Texte auguste et malheureusement mutilé que nous avons pu reconstituer ainsi :)

Le NOMbre et la beauté DEs œuvres raDIEUses de CEt ouvrage sont tels QUE J'EN AI FAIT partout le plus vif éloge. Livre reMARquable, CHER ami, par tant DE sentimentS NOBleS et élevés.

RODIN.

IX

De M. Charles Benoist (*de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*).

Bravo, mes chers amis, voici une bonne et véritable application de la R. P. Que n'ai-je des disciples tels que vous sur les bancs du Sénat! Mais, dites-moi, que faites-vous donc de l'apparentement? Ne pourriez-vous recommander mes deux petits bouquins : ***Cent Recettes pour accommoder les restes*** et ***Les Dividendes financiers dans leurs rapports avec le quotient électoral?***

X

De M. Védrines (*de l'Académie des Sports*).

J'ai été élu à Limoux et Roux est un cochon, mais ça n'a pas d'importance, vous êtes des potes et avec de bons zigues comme vous, y a toujours moyen de rigoler. Quand vous voudrez faire un tour sur Pégase, pensez à

JULES.

Nous arrêtons là ces citations qui deviendraient fastidieuses, mais nous tenons à la disposition des lecteurs curieux les 394 lettres et les 12.433 cartes postales que nous avons reçues depuis quinze jours.

Nous nous en voudrions, cependant, de ne pas flétrir ici publiquement un auteur dont nous ne citerons pas le nom et qui nous écrivait ceci :

« Pourquoi voulez-vous, mes chers confrères, que je vante votre produit ? Mariani m'envoyait une caisse de vin ; Cadum me fournit un savon que je revends, n'en usant pas. Mais vous, vous ne fournissez rien. Alors pourquoi ?... »

. . . .

POST-SCRIPTUM ET *NOTA-BENE*

Nous apprenons en dernière heure que toutes ces lettres sont apocryphes. Nous le regrettons, mais il est trop tard pour les supprimer. Nous nous contenterons de châtier comme il le mérite le plaisantin qui nous les adressa.

Exposé de notre Méthodologie, Avertissements, etc..., etc...

On pourra s'étonner tout d'abord de ce que nous publiions une anthologie nouvelle après tant d'autres, qui, sous des noms divers, encombrent les étalages des libraires et les rayons des bibliothèques publiques. Si nous avons entrepris de choisir, à notre tour, parmi les œuvres des écrivains contemporains et autres, c'est qu'à notre sens et nous espérons que nul ne songera à nous contredire sans une mauvaise foi méprisable , à notre sens, disons-nous, nous apportons dans l'ordonnance de ce livre des principes absolument nouveaux, sur lesquels nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs qui, peu familiarisés avec les méthodes de décomposition de notre cher maitre et mandarin Langson, pourraient ne pas les dégager suffisamment.

I

Le livre ici présent ne publie que de l'INÉDIT. C'est la première fois qu'une anthologie peut se vanter de posséder cette particularité.

II

La plupart des anthologies — nous ne disons pas toutes, car si triste que soit la chair, nous avons le bonheur de n'avoir pas lu tous les livres — la plupart



Système employé par Jean Écart
pour compter les douze syllabes de ses alexandrins.
(Le Maître et son sous-capoulié surveillent l'expérience.)

des anthologies classent les auteurs dans l'ordre alphabétique. Il en résulte que nous retrouvons toujours en tête, suivant les écoles, soit M. Jean Écart, soit M. Henri Bathaille, tandis que Paul Verlaine,

M. Verhérien et Mlle Zompette sont immanquablement relégués à la fin du volume. Nous avions alors songé à renverser l'ordre alphabétique, afin que les derniers fussent les premiers et réciproquement. Mais nous nous sommes aperçus après plusieurs mois, ce qui ne prouve guère en faveur de notre esprit d'observation, que dans un cas comme dans l'autre, MM. Maurice Maigre, Léon Largier, d'autres encore, demeuraient obstinément enfouis au centre du livre, c'est-à-dire en un endroit où les lectures hâtives à l'étalage des libraires, les seules dont sera sans doute honoré ce volume, n'iraient guère les chercher. Nous avons alors renoncé à tout classement alphabétique pour adopter le groupement par Écoles. Le rang de ces écoles étant tiré au sort, on ne pourra nous accuser de partialité.

III

Soucieux d'instruire en amusant, suivant les préceptes que nous enseignèrent nos vieux maîtres, au temps déjà lointain où nous fréquentions une des nombreuses écoles buissonnières qui, depuis un demi-siècle, se sont développées chez nous, à l'instar des pays anglo-saxons, nous publions aux pièces annexes un certain nombre de documents que nous

croyons de première importance au point de vue historique. Nous y ajoutons une carte du monde, spécialement dressée pour nos lecteurs par le grand explorateur P.-J. Thulé et un plan du Métropolitain destiné à faciliter aux jeunes gens avides de se pousser dans le monde des lettres leur tâche souvent ambiguë. — Enfin, pour permettre auxdits jeunes gens l'illusion qu'ils vivent dans quelque palais oriental, nous leur offrons gratuitement, à titre de prime et pour quelques jours seulement, le magasin étant en liquidation, deux échantillons du merveilleux papier d'Arménie royal, inventé par M. G. de Pawlousky à l'intention du grand Khan Foull, dont il ne faut jamais, sous peine de crime de lèse-majesté, énoncer le titre après le nom.

IV

Depuis quelques années, l'habitude se développe de plus en plus, parmi les gens de lettres, de justifier leur nom en adressant aux journaux, aux éditeurs, aux confrères, des missives comminatoires à propos de tout et de rien, dans le but unique de se tailler une réclame facile et d'apprendre aux foules étonnées que M. Durand, dans son roman *Rosière et Infanticide*, paru en 1872 à Ségou Sikoro, a plagié (par

exemple le roman de M. Dupont, *Fille-mère à deux ans et trois mois*, publié par la librairie Légitimus, en 1874, à Bafoulabé.

Nous ne voudrions faire à nos confrères nulle peine, même légère, et dans le but de faciliter leur tâche, pour leur permettre de se plaindre en toute indépendance, nous faisons encarter dans ce livre une feuille de réclamation qu'il suffira de remplir et d'adresser à l'éditeur, M. Louis-Michaud, 168, boulevard Saint-Germain, à Paris. Dès la seconde édition qui suivra, bien entendu, la première, nous publierons ces réclamations, et donnerons ainsi à leurs auteurs la plus belle publicité que l'on puisse leur procurer : leur nom cité dans un livre qui ne peut manquer de traverser les âges.

Et ceci, nous nous y engageons d'ores et déjà, sans aucune rémunération de leur part.

V

Il est difficile, aujourd'hui, de ne pas se mettre au courant du progrès et de ne pas le suivre. Or, nos confrères (1) les plus sérieux organisent des concours

(1) Nous n'avons jamais pu faire comprendre au collaborateur chargé de ce travail qu'il y avait une différence entre les livres et les journaux. Il s'obstine à appeler les grands quotidiens ses confrères ; voila où peut mener le délire de la persécution.

en toute occasion et nous sommes obligés de les suivre dans cette voie ruineuse, sous peine d'être traités de va-nu-pieds âpres au gain. C'est pourquoi



Un membre de l'Académie des Concours.

nous organisons, nous aussi, un grand CONCOURS. Ce concours est ouvert à tous nos lecteurs, voire même à nos lectrices. Parmi les feuilles de réclamation qui nous parviendront, le jury de la Bourse de

Voyage choisira la plus intéressante, et nous lui attribuerons un objet d'art en argent repoussé du Mont-de-Piété.

VI

Enfin on trouvera, — toujours aux pièces annexes, — une série de bons primes, dont l'emploi remboursera complètement le prix d'achat de notre *Anthologie*.

Ce livre représente donc une véritable révolution dans la librairie et nos lecteurs sauront le reconnaître en le recommandant à leurs amis.

LES

ANTIQUAIRES

Il est deux types — Hou et hou! —
Qui dans notre genre feraient beaucoup
Mieux que nous — Hou et hou! —
C'est Paul Muller avecque Charles Reboux
(Hou! Hou! Hou! Hou!)
Ne le dis pas trop haut (petit frère!) que ceci
[reste entre nous...

RUDYARD KIPLING.

(*La loi de la Jungle des **Antiquaires**,* trad. de Lidiotot et Van Trouwer.)

LA GRANDE ANTHOLOGIE

Les Antiquaires

SÉBASTIEN-CHARLES-GEORGES LECONTE DE LISLE-ADAM.
HENRI-MATHURIN DE REIGNER. — JEAN-LOUIS FOULONG DE VAU (D'OYER).
LÉON LARGIER. — JEHAN RICHEPAING. — RENÉ CAUCHOIS.

A tout seigneur, tout honneur. Cette école représente l'aristocratie et comme qui dirait (pour parler comme le doux Mique) l'extrême droite de l'Assemblée poétique contemporaine; parti intéressant au plus haut point, tant par la gravité de son inspiration que par la longueur des noms de ses principaux membres.

Son fondateur fut un être mystérieux qui fit le trust de la ferraille, grâce à la complicité de plusieurs et consécutifs ministres de l'Instruction Publique et



Sébastien-Charles-Georges Leconte de Lisle-Adam.

des Beaux-Arts. On se souvient encore d'une lamentable histoire de M. Falières traîné devant les tribunaux par un certain Chochart (? auquel il avait essayé de vendre comme authentiques toute une collection de casques grecs et romains retrouvés après trois années de fouilles qu'effectua M. O. Molle, avec un incomparable courage, dans les greniers de l'Odéon. N'insistons pas. Il faut savoir jeter un voile sur certaines douleurs quasi nationales.

Le premier poète français qui s'avoua hautement antiquaire fut

SÉBASTIEN-CHARLES-GEORGES LECONTE DE LISLE-ADAM

(1915-1862)

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs une nouvelle version de *Kaïn*, qu'il prépare actuellement, et qui sera éditée luxueusement par les célèbres Presses Papié (1).

Jacques-Bernard, troisième fils de Jean-Baptiste-
Eustache-Zéphyrin-Isidore Dupont,
Et Raphaël Plumard, dit la Poule-qui-pond,
A l'heure où le soleil meurt au ciel qui s'attriste
Partirent, ayant pris leurs casquettes à pont.

(1) L'auteur a renoncé à son ancienne orthographe parce que Qaïn, écrit par un Q, prêtait à des épigrammes d'une déplorable facilité et d'un mauvais goût nauséeux.

Ils allèrent trouver au fond de Montparnasse
Arthur Loque dormant dans un sombre bistrot,
Et puis, ayant trouvé qu'il était saoul par trop,
Le maudirent avec un geste de menace :
Après quoi, dans la nuit, ils partirent au trot.

C'était un soir puant, mélancolique et sale;
Une odeur de moisi montait des dépotoirs ;
Des lueurs vacillaient et, le long des trottoirs,
Celles qu'un mec costaud aguerrit et dessale
Autour des vieux messieurs roulaient des pensers noirs.

Dans des bars, à l'abri de l'ombre délétère,
Des gens bien mis prenaient des boissons à leurs goûts;
Des pernods, des bitters suscitaient leurs bagouts...
On entendait au loin, égaré sous la Terre,
L'appel d'un Vidangeur perdu dans les égouts.

. . . .

(Cetera etiam nunc desiderantur.)

Nous espérions du moins, à défaut d'un plus long passage de cet admirable poème où le bronze antique affecte des reflets piquants de modernisme, pouvoir citer quelques sonnets pieusement ciselés par le disciple préféré du Maître. Encore un projet que nous

devons abandonner, fidèles à notre principe (et ne pouvant décemment pas renoncer à ce principe dès la deuxième pièce de la présente anthologie) de ne publier que de l'inédit. Nous nous rattraperons avec le disciple immédiat dudit disciple, qui a bien voulu nous livrer dans les cinq minutes deux sonnets. Les voici, extraits des *Trophées du Pauvre*, première partie d'un recueil prochain intitulé le *Spéculum des Instants*, par

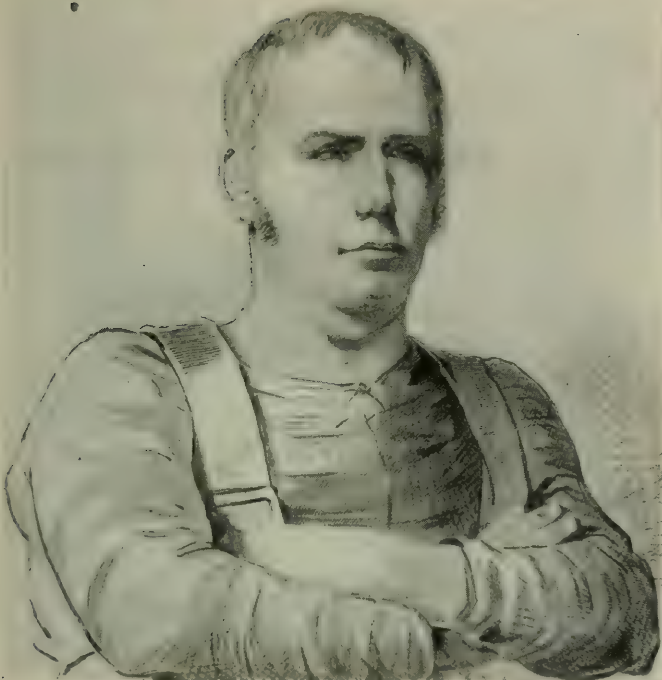
HENRI-MATHURIN DE REIGNER

I

Maestro sacrum

Maître, dans le creuset où rougeoyait la fonte,
N'ayant point de métal qui m'appartînt à moi,
J'ai jeté, plein d'orgueil et d'extase et d'émoi,
Bayésid, Bragadin, Cyzique et Métaponte,

Dès mes plus jeunes ans ayant aimé ta ponte,
Aigle qui ne pondais que tous les trente mois,
Des vers pareils aux tiens j'en fis dix à la fois;
Je l'énonce à regret et l'avoue à ma honte.



Henri-Mathurin de Reigner.

Mais j'ai, chez l'antiquaire, et chez le brocanteur,
Racheté le turban, le Centaure, le Teur,
Hercule, Rome, Naple, et la Drachme et le Cygne.

Et dans mes vers hâtifs songe qu'il est réel
Que, pour signifier ma modestie insigne,
Je fais les singuliers rimer aux pluriels.

II

Le legs

Marchio Ali-Baba a Marinetto depictus.

Si sous le haz, le sofh, le casque ou le turbé
Son effigie altière aux murs lisses s'applique,
C'est qu'il a, d'un œil pur et d'un cœur angélique
Vu la sultane en pleurs au seuil de Kastur-bey :

Et, de fauve soleil et de ciel blond nimbé,
S'il sourit dans le cadre ardent et métallique,
Sache qu'il garde aux plis secrets de sa tunique
Les trésors de Rosh-Cheick et ceux d'Ali-Bébé.

Moi, l'ayant contemplé, John-Luiggi, je te sacre
Aujourd'hui mon disciple et même mon diacre ;
Hérite mes trésors conquis dans les bazars.

Installe en tes sonnets mes marbres, mes platanes,
Mes bassins de Versaille et de Novi-Bazar,
Ma clepsydre et mes ifs et mes paons et mes pannes.

Avec une complaisance dont nous lui saurons éternellement gré, notre grand Mathurin a bien voulu nous donner aussi un poème oublié par un metteur

en pages plein de mominettes et dénué de scrupules dans l'édition complète des *Jeux prussiques et chauvins.*

Inscriptions

pour les trente-six portes de Paris

(XVII *bis.*)

Pour la porte de Pantin et des politiciens.

Puisque j'ai délaissé l'obscure pharmacie
Où les bocaux verts, bleus et rouges émacient
Les visages, et les colorent, puisque j'ai,
Profitant des leçons de mon maître Homais
Derrière le buste de bronze d'Hippocrate,
Exalté mon esprit et dilaté ma rate
A conter les méfaits des curés et des nonnes
Pour le plus grand bonheur des laquais et des bonnes,
Puisque j'ai entendu la voix des électeurs
Clamer mon nom tout neuf dans d'antiques clameurs,
Puisque je vais enfin franchir le Péristyle
Et que je porte haut, en mes mains malhabiles
Encore, et telle qu'un objet sacré, une urne
Écrasante du poids de mes trois mille thunes,

Ne venez point trop tôt tirailler ma serviette,
Électeurs, ni les pans usés de ma jaquette ;
Que (1) si je suis absent un autre pour moi vote
Et que, pratiquant à mon tour la réciproque,
A moi seul je lance un vote qui fasse époque,
Interpelle un ministre et le jette par terre,
Et sache me glisser dans quelque ministère
Afin de vous combler de présents et de dons
Qui ne me coûteront rien, mais qui vous diront
Ma joie d'avoir permis que j'entrasse demain
A Paris, grave, par la porte de Pantin !

Nous essayions de corriger certaines licences de versification et de style qui, de la part d'un Antiquaire, nous semblaient un peu bien osées dans la pièce précédente, quand le portier galonné d'or de notre atelier de littérature et d'art vint mystérieusement nous annoncer que quelqu'un désirait nous parler *sur-le-champ*.

Nous ornâmes donc le tapis de quelques pots de gazon et nous donnâmes l'ordre d'introduire, non sans avoir armé nos brownings.

Grâces au ciel, nous vîmes entrer un jeune homme

(1) *Note pour les traducteurs éventuels* : Ce *que*, qui n'est nullement explétif, se traduit en latin non pas par *Cauda*, mais par *Utinam*, en arabe par *Inch-Allah*, en espagnol par *ojalla*. Quant aux professeurs de grec, nous leur signalons un emploi tout trouvé de l'optatif qui n'a pas, que nous sachions, été inventé pour les bonnes d'enfant.

rasé, mais chevelu, — la plus belle future tête de vieillard que nous eussions pu jusque-là imaginer dans nos rêves, — lequel nous affirma être le diacre auquel le disciple du disciple avait fait allusion dans un sonnet cité plus haut.



Monsieur Jean-Louis Foulong de Vau (d'Oyer).

Comme nous ne l'avions pas contredit, il s'assit à l'orientale sur notre Smyrne authentique et, d'une main fébrile, commença aussitôt à *taper* sur sa machine à écrire portative une pièce de vers à notre intention.

Il s'appelle, ainsi qu'en fait foi la carte de visite qu'il nous laissa :

JEAN-LOUIS FOULONG (1) DE VAU (D'OYER)

Aux jardins de Damas où tout prospère et pousse,
J'ai vu, l'autre matin,
S'avancer en dansant une sultane rousse
Avec des fleurs aux mains.

(1) Ne pas confondre, comme on le fait souvent, avec M. Maurice Foulon.

Elle avait l'air, légère, onduleuse, amusée
Et les yeux grands ouverts
De tout ce qui m'a plu le mieux dans les musées
Et dans le Baedeker.

Elle me rappelait les soirées de Venise,
Les soukhs de Calcutta,
Plus claire que ne l'est dans Florence, aux « Uffizi »
Monna Pizzicatta.

Elle me rappelait le ciel pur de Versailles,
Où tout est bel et mol,
Si bien que pour partir il semble qu'il vous faille
Tirer sur son licol...

. . . .

Après lecture de ces quatre strophes, et comme le poète nous affirmait qu'il avait malheureusement, pour l'après-midi et la soirée, inscrites sur son agenda, de multiples occupations, savoir : trois thés, deux conférences, quatre rendez-vous dans cinq garçonnières, quatorze kilomètres à effectuer dans le métro, deux ballets russes à apprécier, trois nouvelles à terminer et quatre-vingts élégies à mettre approximativement sur pieds, nous lui avons rendu sa liberté en lui affirmant gentiment que, sa pièce, telle qu'elle était commencée, nous étions tous par-

faitement capables de la finir, et qu'il n'avait pas à s'en inquiéter... Le pauvre garçon nous a quittés les yeux mouillés de larmes de reconnaissance.

Le petit-fils de M. Jean Coquetot, qui vient de passer brillamment son certificat d'études à Châtillon, a terminé actuellement ce poème. Mais, hélas! encore un qui a prétendu qu'il ne possédait pas, « vu son jeune âge » (!), les cent francs exigibles par nous pour droits d'insertion...

Quel malheur que nous nous soyons juré d'être, sur ce point, impitoyables!

Autres branches,

jeunes ou vieilles, de l'École des Antiquaires.

Dans certains manuels hâtifs de littérature, on a adjoint à l'école des Antiquaires, pour des raisons que nous allons tenter de dégager, des poètes qui ont protesté par la suite. Mais ce qui est fait est fait.

Parmi ces poètes, nous ne retiendrons que les plus grands : MM. Léon Largier et René Cauchois.

Ce qu'on pourrait appeler la « manie antiquaire »

se traduit chez M. Léon Largier par des procédés d'ailleurs bien caractéristiques. Il s'imagine, ou se plaît à nous faire croire qu'une canne s'appelle un *bâton*; une femme de ménage, une *servante*; une ampoule électrique, une *bougie*; qu'on soupe à sept heures du soir; que les grands-ducs de la maison d'Autriche ornent de girandoles le palais de leurs orgies; que toutes les actrices ont le visage carré; que les gens du monde dénomment les snobs des cocodès; que les financiers israélites ne sauraient prendre leurs repas, même le petit déjeuner du matin, sans un orchestre de tziganes dissimulé derrière des plantes vertes; que les académiciens et les diplomates font leur promenade au Bois en uniforme, chamarrés d'insignes et constellés de crachats; enfin que M. Bunovaria, quand il charge M. Georges Levicomte de demander une nouvelle à un jeune auteur, envoie à celui-ci une escorte de guerriers laurés et de vierges aux belles cuisses pour l'escorter, tandis qu'on le conduit en tilbury jusqu'au salon principal de l'illustre maison du boulevard Poissonnière.

Après tout, M. Léon Largier a peut-être raison.

Quant à l'*antiquarisme* de M. René Cauchois, il nous semble suffisamment spécifié par une naïveté d'expression, de style, de versification et de sentiments digne des primitifs les plus fameux.



La petite Bretonne chez Léon Largier.

LÉON LARGIER

NOTICE

On avait jusqu'ici fort peu de renseignements sur la famille et le lieu de naissance de Léon Largier. Nous croyons pouvoir apporter pour la première fois un peu de clarté et nous espérons que nos lecteurs nous en sauront gré. Nous avons eu la chance, en effet, d'acquérir dans une venie en province une série de lettres adressées par le poète à la lectrice qui se délecta, six mois durant, des contes qu'il publiait dans un grand quotidien. Léon Largier y fixe assez exactement le lieu de sa naissance dans un de ces Grands Combes qui sont, comme on le sait, les vallées du Jura.

A vrai dire, la langue de cet auteur, parfois un peu nébuleuse, prête à une autre explication que nous nous en voudrions de ne pas mentionner. M. G. Lang-Son, l'érudit mandarin à bouton de radical, à qui par déférence de disciples nous avions soumis la correspondance en question, veut y voir seulement cette affirmation que Léon Largier serait né sous le Grand Combes, qui fut évêque et ministre au temps de Louis XV. Pour notre part, nous hésitons à adopter

cette manière de voir qui serait en contradiction absolue avec toutes les dates jusqu'ici admises quant à la naissance de notre auteur.

Quoi qu'il en soit, et ce mystère de sa naissance une fois écarté, M. Léon Largier s'est affirmé dès le début comme un de ces écrivains qui réussissent dans les genres les plus divers avec une égale maîtrise. Après avoir débuté par un volume de vers libres dont tout le monde se souvient : la *Hutte du Chantre*, il publia un volume de vers classiques sur les élections. Ce livre : *Les Isoloirs*, ne manqua pas d'attirer vivement l'attention de l'éminent rapporteur de la loi sur la corruption électorale, M. Joseph Rénaque, qui monopolisa trois éditions pour les offrir à ses électeurs, lesquels ne le lui pardonnèrent jamais, comme ils viennent de le prouver.

Après ce succès sans précédent, M. Léon Largier, dont la réputation devenait mondiale, épousa en seconde noces l'archidussêche Wanda-Mélina de Laponie. Le Pape tint à venir lui-même bénir cette union et, à cette occasion, la capitale de la Laponie, Georgepoltis, connut des fêtes qui sont encore dans toutes les mémoires et que les deux témoins de Léon Largier, MM. Charles Perraud et Berthy, ne se lassent pas de raconter.

Les jeunes époux voyagèrent durant quelques

années, explorant des pays encore inconnus, la Courtille, le Bershi, le Bush-Y, l'Amou-Phetard, inscrivant sur la carte du monde des monts et des vaux jusqu'alors insoupçonnés, tels que le mont Martre, le mont Rouge, le mont Souris, le mont Fort, le val Girard, le Val Héry-Radeau, le val Allah, le val Masqué, le val Dagne et le val Antin, remontant des fleuves tels que la Grange-Batelière, la Bièvre, le Soufflot, découvrant enfin le Point du Jour que personne encore n'avait pu approcher.

On put craindre un instant que M. Léon Largier, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait accueilli d'enthousiasme, ne renonçât à la littérature pour se consacrer uniquement à ses explorations si fécondes en résultats scientifiques. Il n'en fut rien, et nous eûmes la bonne fortune de lire, il y a quelques années, un roman de lui, *Jack* (1), qui eut le succès des précédents ouvrages de notre auteur.

Léon Largier a abordé le théâtre avec des pièces à tendances philosophiques, comme *L'Heur des Cigales*, que Sarah Bernhardt promène triomphalement en Chine depuis le grand succès qui accueillit cette œuvre considérable au Little-Palace.

(1) En collaboration avec Alphonse Daudet.

ICONOGRAPHIE

Portrait équestre par Bonnat, chef de l'école cycliste.
Dessin aux deux crayons de Jules Simont.
(*Appartiennent à M. A. Fallières.*)
Buste, terre cuite de Rodin, sans nez.
(*Appartient à S. M. Guillaume II.*)

Nombreuses photographies publiées dans l'album paru sans nom d'auteur sous le titre : Léon Largier, histoire d'un explorateur sous le quatrième Empire.

BIBLIOGRAPHIE

Léon Largier, *thèse soutenue en Sorbonne par M. Touny-Réglisse.*

Un soir

Je pense à ce matin où, sous l'azur de Grèce,
Boniface, pensif près de l'Antipapesse,
Etalait des trésors judéens, qu'il avait
Conquis en Galilée. Une aube se levait,
Divine, et, près de lui, de grandes filles blondes,
Dont les cheveux flottants fouettaient les croupes rondes,
Admiraient son visage exactement rasé.
Il rapportait du fond du pays embrasé
Où les flots de Simbad étalent leurs féeries
Des vases craquelés et des pelleteries ;

Des plumages de casoars; de lourds joyaux
Qui conservaient encor l'éclat des fronts royaux
Qui s'en étaient parés durant des nuits d'orgie;
Des talismans d'Assur et d'Ophir; la magie
De coffrets du Liban embaumés de santal
Et de cèdre, cerclés d'un illustre métal
Et qu'autrefois s'étaient disputés dans leurs joutes
Les tyrans de Mysore et les princes Rapjoutes (1).
Et moi (2) je ne suis rien qu'un poète, rêvant
Au fond d'un vieux jardin, d'où, fouetté par le vent,
Je vois, sur le chemin déchiqueté d'ornières,
Avec son grand chapeau tout fleuri de trémières,
De bardane, de sauge et de volubilis,
Pareille à quelque longue et pure Amaryllis
Qui garderait enclos en sa splendeur nacrée
Les soirs de Métaponte et les jours du Pirée,
Une enfant de vingt ans qui passe, sans savoir
Que je suis là, que j'ai sous mon grand feutre noir
Une pipe qui fait une étoile dans l'ombre,
Que mon front est chargé de merveilles sans nombre,

(1) Orthographe personnelle au poète; la rime est ainsi plus riche. De même, au lieu d'*à l'envi*, il a écrit ailleurs *à l'envie*, afin de faire rimer correctement cette expression avec vie ou ravie. — Licence autorisée par M. Jehan Richepaing qui, prêchant d'exemple, a écrit remords sans *s* (pour rimer avec mort) dans la pièce lue en Sorbonne où il conseillait aux foules de boire beaucoup de vin pour combattre l'alcoolisme.

(2) Transition élégante, raisonnée et assez familière à ce troubadour

Qu'un peuple de beaux vers vit dans mon encrier
Et que, d'un bout de bois, j'en fais, divin sourcier,
Jaillir chaque syllabe avec un bruit d'abeilles !
— Rentrons. Déjà ma table est mise sous la treille.
Ma servante a porté le vin et les flambeaux,
Les étoiles ont fait leurs nids dans mes ormeaux,
Et ma maison m'appelle à travers les garrigues ;
Et moi, tout en soupant, j'écouterai, très tard,
Bruire les grillons, dans l'herbe, quelque part,
Et les chouards (1) hurler au fond des foussarigues (2).

(Extrait des *Isoloirs*, suite de la *Hutte du Chantre*.)

Mon Dieu! Encore un que nous allions oublier!... Avant que de passer à M. René Cauchois, qu'il nous soit permis de citer une délicieuse petite poésie de circonstance, écrite par un poète que son amour des belles rimes (3) apparente de fort près à ceux dont nous nous occupons présentement.

(1) Rien de commun avec M. Chouard.
(2) Rien de commun avec M. Foussarigues.
(3) Cf. la note de la précédente page.



La famille Richepaing.

JEHAN RICHEPAING

Ballade

Stupides électeurs de l'Aisne,
Plus bêtes que des chands de vins,
Ramollis à l'esprit scalène
De La Capelle et de Vervins,
Dignes d'entrer aux Quinze-Vingts,
Vous, plus bas que le plus bas âne,
Je ris de vos suffrages vains :
Moi, je vous taille une basane.

Il vous tricha comme un Hellène,
Ce métèque ! Mais, quand je vins,
En proférant à perdre haleine
Des mots ailés, des mots divins,
Pour expulser de nos ravins
Ce fils de souche parmesane,
Vous fûtes mous comme alevins...
Moi, je vous taille une basane.

Pour l'homme dont la face est pleine
De poils tels que poils de sylvains,
Qui, soupesant vos bas de laine,
Vous enivra de brandevins

Vous rîtes des projets chauvins
Qui dans mon âme paysanne
Fermentaient en nobles levains ;
Moi, je vous taille une basane.

ENVOI

Prince Caillaux, si tu me vaincs,
C'est que la plèbe est courtisane ;
Payez-les donc, les Échevins !
Moi, je vous taille une basane.

RENÉ CAUCHOIS

M. René Cauchois naquit à Gentilly, l'antépénultième jour du mois de février 1853, année qui, on le sait, fut bissextile par extraordinaire, dans un but que l'on ignora longtemps et que nous avons pu déterminer grâce à nos recherches patientes dans les archives de la Cour des Comptes. Il s'agissait simplement de permettre au ministre des Finances d'alors, le capitaine Roland, comte d'Orgelès, de dépenser un crédit inemployé de l'exercice 1852, en payant une journée de travail supplémentaire à tous les fonctionnaires de l'Empire. Ce fut une ère de pros-



M. René Cauchois en costume de travail.

périté sans pareille, et M. René Cauchois, venu au monde sous de semblables auspices, ne pouvait manquer de réaliser tout ce qu'on attendait déjà de lui.

Nous ne rappellerons pas ici ses travaux multiples ni la maîtrise qu'il révéla dans tous les ouvrages de genres très divers qui sortirent de son stylographe. Depuis longtemps, il fait partie des cinq Académies, qui l'accueillirent successivement dans leur sein à l'unanimité. Il est même membre de plusieurs autres académies en marge de l'Institut : Académie de Médecine, Académie de Danse, Académie d'Escrime, Académie de Billard, sans compter les nombreuses académies qu'il exposa dans différents salons sous les pseudonymes transparents de René Pauchois, René Lauchois, René Rauchois et même René Mauchois.

De bonne heure, M. René Cauchois aborda le théâtre. On se souvient des succès inoubliables qu'il remporta à Ba-Ta-Clan, au Vrai Guignol des Champs-Élysées, sur le Théâtre des Opérations, et tout récemment encore au Théatrophone. Mais nous voulons simplement signaler l'événement marquant de cette vie de labeur continu et de gloire justement méritée.

M. René Cauchois avait mis à la scène presque tous les génies des temps anciens et modernes, les conquérants, les musiciens, les peintres, les sculpteurs, les vitriers et les unijambistes. Pourtant, jamais

encore il ne s'était attaqué aux poètes. Vers 1874, ce vide lui apparut dans son œuvre et il décida immédiatement de le combler. Il fit choix, parmi les noms consacrés par les siècles, de celui de Léon Largier (et nul choix ne pouvait être moins faux). Sa pièce terminée fut reçue d'enthousiasme à l'Odéon que dirigeaient alors, de concert, M. Habrekorn et un fils posthume d'Edgar Poe qui répondait au prénom bizarre de Lunié.

On allait commencer les répétitions lorsque l'Odéon brûla. Dans quelles circonstances, on se le rappelle. Tout fut détruit, et le manuscrit de M. René Cauchois, unique exemplaire d'une œuvre que nous voudrions connaître toute, subit le sort commun. Soucieux de retrouver les traces du chef-d'œuvre, nous sommes allés interroger le Maître dans sa villa de Levallois-Perret, des fenêtres de laquelle on découvre — nous dit-il — l'Océan Pacifique, qui, pour démentir sans doute son nom, roulait ce jour-là en vagues énormes, la Seine étant grosse, jusqu'au pied du jardin (1).

M. René Cauchois nous accueillit avec sa bonne grâce coutumière; sa barbe tressée suivant la mode

(1) Est-il besoin d'avertir nos lecteurs que le collaborateur de l'*Anthologie* qui a rédigé cette notice était particulièrement troublé ce jour-là ? On lui a donné ses huit jours d'ores et déjà.

assyrienne lui servait de vêtement; des esclaves agitaient des pankas aux frisselis soyeux; le Maître, nous ayant d'abord exprimé sa douleur, voulut bien faire appel à ses souvenirs. Il nous conta le premier acte de *LÉON LARGIER* que nous résumons ici :

Louis II, dans un accès de lucidité, a lu les poèmes de Léon Largier, reproduits dans la *Revue des Trois Mondes* d'après le *Supplément de la Lune*; il fait aussitôt appeler le poète à la Cour pour remplacer Richard Wagner veillissant. Six ambassadeurs, chamarrés de décorations — comme de juste, — et constellés de crachats — bien entendu — viennent chercher en grande pompe le héros qui, après avoir d'abord résisté, finit par se laisser convaincre et s'éloigne de Paris, grimpé sur un Méhari à trompe, véhicule ordinaire des princes du sang. A ce moment, l'orchestre devait jouer en sourdine l'adagio de la symphonie inachevée en Ut bémol moyen de Rameau (Jean).

Ce qu'étaient les actes suivants, M. René Cauchois ne s'en souvient malheureusement plus. Mais il a conservé par hasard un manuscrit du début du sixième acte; il a bien voulu nous le confier et nous le publions ci-dessous, afin qu'on puisse juger du souffle pathétique qui animait ce drame admirable. Que le maître soit ici publiquement remercié de la

bonne grâce avec laquelle il nous consentit ce sacrifice.

D'autre part, nous avons pu acheter à prix d'or, chez l'imprimeur, le projet d'affiche qui avait été établi en vue des représentations. Nos lecteurs trouveront ci-contre ce document inappréciable.

Nous sommes heureux de pouvoir également publier aux pièces justificatives un passage de la délicieuse miouzic de Rameau Jean adaptée à la pièce de M. Cauchois.

Début du Sixième acte de "Léon Largier".

Une fête vénitienne dans le parc royal de Munich. Les arbres sont couverts de girandoles en papier mâché de la maison Saz et Pilva. Des orchestres de bucophones sont dissimulés dans tous les bosquets. Tous les personnages de la Cour assistent à la fête. Affluence.

SCÈNE PREMIÈRE

UBU, MONSIEUR DE TOURNEFAGES, MONSIEUR DE QUATREFORT, FRANZ TOUSSAINT-LOUVERTURE, MAMELUKS, KAPPELMEISTERS, DRAGONS, PALIKARES ET MUSSIPONTAINS. — *De temps en temps* LÉON LARGIER *allant et venant.*

Bureau à 6h[res] AUJOURD'HUI 30 FÉVRIER 1916 Rideau à 5h[res]

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

René CAUCHOIS
Léon Largier

Paul MOUNET
Christian XLVI de Carinthie

BRASSEUR
Le Grand Prévaricateur de Carnicle

Max DEARLY
Mr de Quatrefort

LEGITIMUS
Toussaint-Louverture

LÉON LARGIER

Drame en 6 actes et en vers de M. René CAUCHOIS
Musique de scène de RAMEAU (Jean)*
Décors de Gus. BOFA et Marcel CAPY

SARAH BERNHARDT
Clemence Isaure

BARTET
Esclarmonde de Montségur

RÉJANE
Une Petite bretone

DAYNES-GRASSOT
Danielle de Sueur

Marguerite MEMNON
L'actrice au visage carré

JEANNE BLOCH
La Grande Duchesse Hypsicratée

LAVALLIÈRE
Madame Maire

JEAN JAURES
Le Jeune Ubu

BOUFFANDEAU
Le Pape André G. I. D. E.

GABY-DESLYS
Louis II de Bavière

Kaiserliks, Dragons de la Mort, Reservistes, Inspecteurs du Travail, Mameluks, Kapellmeisters, Mussipontains, Cadurqués, antipapesses, Frangipanes, Coquelourdes, Centaurées, Centauresses, Bardanes, Bouges et Caméristes.

DIMANCHE 31 FÉVRIER — MATINÉE A 9 HEURES

Costumes et cache-sexe de la Maison Lacassagne and C°

Clémence Isaure, Danielle de Sueur, Une petite Bretonne, La grande Dussêche Hypsicratée, Madame Maire, Esclarmonde de Montségur, Frangipanes, Centaurées, Centauresses, Bouges, etc.



Léon Largier lisant « L'Homme-Orchestre », *poème symphonique, au Roi de Bavière.*

UN MAMELUCK

Ainsi, vous persistez?

UN KAPPELMEISTER

Certes, je persévère.

LE JEUNE UBU (galamment à la grande duchesse Hypsicratée).

Faites-moi le plaisir de boire dans mon verre.

M. DE [illegible]

Quel est cet homme au front qui fleure le laurier ?

M. DE QUATREFORT

De qui me parlez-vous ?

FRANZ (TOURNANT LA TÊTE)

De celui-ci.

UNE PETITE BRETONNE (errant dans la foule).

Largier.

(Mouvements divers.)

UN LIEUTENANT DE [illegible] (à M. de Quatrefort).

Seigneur, vous plairait-il que je vous présentasse !

M. DE QUATREFORT

Mais...

LA PETITE BRETONNE (en extase).

Qu'il est beau !

LE JEUNE [illegible]

(lutinant toujours la Grande Duchesse Hypatératée).

Voyons, buvez donc dans ma tasse.

Le bal s'organise, les Tziganes, dont c'est l'heure, commencent à jouer sous les [illegible] du parc royal.

SCÈNE II

Le Poète, qui s'est avancé doucement, s'assied seul à l'écart, sur une borne milliaire. Le [illegible] entre par la [illegible] et s'approche de lui.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Avez-vous réfléchi? Songez bien que le temps
Nous presse; rassurez nos esprits hésitants.
La gloire que l'on doit à l'homme que vous êtes,
Vous l'avez : vous voici le prince de nos fêtes.

LÉON LARGIER

Qu'entendez-vous par là?

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Confident journalier
Du Roi qui voulut bien en ces lieux vous prier,
L'accueil qu'on a pour vous. quand je vous examine,
Me fait trouver étrange une si grise mine.

LÉON LARGIER

Votre question m'est une injure de plus.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Ciel! de quoi parlez-vous?

LÉON LARGIER

Mais... des vers que je lus.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Lesquels? De l'aube au soir, accoudé près du trône,
D'un lyrisme abondant vous nous fîtes l'aumône;
On entendait sonner à travers les couloirs
Les vers mélodieux, ailés. des *Isoloirs*,

Et je sentais vibrer au tréfonds de mon ventre
Les sublimes quatrains de la Hutte du Chantre.
Vous lûtes des rondeaux, des rondels, des sonnets...
Captif d'un charme encore auquel je me soumets,
Je mêle, je l'avoue, un peu, toutes vos rimes.
Vous plaignez-vous de l'attitude que nous prîmes?
Vous nous fîtes pourtant atteindre le sommet
De l'extase.

LÉON LARGIER

C'est vrai, mais le roi s'endormait
De temps en temps.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Allons, oubliez cette histoire;
Le peuple en cet endroit désire de vous voire (1);
Il vous attend...

LÉON LARGIER (froidement).

Oui, sur la glace cet été!

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Quoi, vous nous quitteriez?

LÉON LARGIER

Le sort en est jeté.

(1) *Sic.*



Léon Largier sur le cheval craquelé.
(Chercher le chef des Cadurques.)

LE GRAND PRÉVARICATEUR (**fouillant dans sa poche**).

J'ai l'ordre, s'il le faut, ô Monarque des Muses,
De la part de mon Roi, de faire des excuses,
Et comme gage aussi de vous remettre...

LÉON LARGIER

Quoi?

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Ces deux...

LÉON LARGIER

Ah! s'il vous plaît!...

LE GRAND PRÉVARICATEUR

C'est de la part d'un Roi.

LÉON LARGIER

Vous-même m'avez dit qu'au Roi je fais l'aumône!

LE GRAND PRÉVARICATEUR (**méphistophélique**).

C'est vrai, mais... voyez donc, ils sont deux... ils sont
[jaunes...

LÉON LARGIER (**après un moment d'hésitation**).

Non, Prévaricateur, je n'accepterai pas;
Je n'ai pas dans mon cœur de sentiments si bas.
Je hante un ciel peuplé de rêves et de nombres,
Je ne le puis quitter pour vivre dans vos ombres.
J'habite dans Paris ma hautaine maison;
Les Muses l'ont placée auprès du Panthéon,

Et l'acclamation populaire, à l'aurore,
Monte vers mon balcon que le soleil décore.
Les jeunes gens sont fiers de me suivre le soir;
Je vis frugalement d'eau pure et de pain noir;
Le dimanche, j'ajoute un morceau de fromage
A mon festin; je suis noble comme un roi mage;
Je n'accepterai pas, non, Prévaricateur,
Je n'accepterai pas.

LA PETITE BRETONNE

Oh!

LE GRAND PRÉVARICATEUR (énigmatique et en sourdine).

Pense à ton bonheur.

LÉON LARGIER

Mon bonheur est où sont les étoiles filantes.
Comme les chameliers aux caravanes lentes
Qui n'ouvrent pas quand ils entendent le guépard.
Lorsque je travaillais, dans ma chambre, très tard,
A ma porte j'ai vu pleurer à tour de rôle
La Reine d'Illyrie et le Roi du Pétrole.
Dans la gloire où je suis, il serait hasardeux
D'accepter deux louis d'un simple Louis II (1).
L'honneur qu'il m'offre n'est qu'une ombre de mon rêve.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Souvent le ballon rouge aux mains de l'enfant crève.

---

1 Jeu de mots intraduisible en anglais, langue dans laquelle louis se prononce *sterling*.

LÉON LARGIER

Qu'importe! Amenez-moi mon cheval craquelé ;
Ce soir je veux souper avec P.-J. Thulé.

(Entre le cheval craquelé, précédé par onze Cadurques.)

Vous voici donc enfin, mes fidèles Cadurques...
Mais où donc est leur chef?

LA PETITE BRETONNE

Largier, songe à Lesurques!

LÉON LARGIER

Je ne puis cependant m'en aller à cheval
Sans douze serviteurs, ainsi que Parceval.

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Ne compte pas sur nous, après un tel outrage,
Pour t'escorter, poète, en ton sombre voyage.

LÉON LARGIER

Soit.

UN VIEILLARD

Moi je te suivrai.

LÉON LARGIER (ému malgré lui).

Le pourras-tu, vieillard?
Dis-toi que mon esprit n'existe que pour l'art,
Qu'il faut me protéger, et que l'âge te glace !

UN VIEILLARD

J'effraierai les brigands avec mon cor de chasse !

LÉON LARGIER

Qui donc est ce vielhomme au regard calme et fier ?

LE GRAND PRÉVARICATEUR

Que t'importe ?

LÉON LARGIER

Je veux savoir.

LA GRANDE DUCHESSE HYPSICRATÉE

Richard Wagner.

(Murmures. L'aile droite du palais s'écroule, le Grand Prévaricateur se signe ; un autre apparaît sur l'étang, traîné par une colombe.)

LES

LIBERTINS

Les Libertins

CHARLES DE POUMAROLLES. — ABEL BONHARDT.
JORG DE PORTORICO.

CHARLES DE POUMAROLLES

(1730-1740)

Le respect que nous portons aux lecteurs de cet ouvrage nous aurait interdit de placer au nombre des maîtres de la pensée contemporaine un homme dont la vie a été aussi notoirement scandaleuse que celle du comte Ch. de Poumarolles, si la rare valeur de son œuvre n'était là pour nous persuader qu'il est des cas où les considérations morales doivent céder le pas à l'unique souci esthétique.



Le Comte Charles de Poumarolles.

Albert-Charles-Exequatur, comte de Poumarolles, appartient à cette petite noblesse pillarde et ravageuse qui donna tant de tablature à nos rois de la troisième race. De bonne heure, ses instincts pernicieux se manifestèrent : « Carolus Pomarensis », a écrit de lui le P. Forez, le vénérable jésuite à qui fut confiée sa première éducation, « fuit magna vi, et animi et corporis, sed ingenio malo pravoque ; huic ab adulescencia bella intestina, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. »

Les relations de sa famille lui valurent néanmoins d'entrer à quinze ans comme page chez la duchesse de Rohan, en un temps où la trop célèbre affaire du Collier n'avait pas encore ruiné le crédit de cette illustre et malheureuse famille. Trois mois n'avaient point passé qu'il en était chassé ignominieusement, « quia », dit toujours le bon P. Forez, « pateras coruscasque cambusae Monti-Pietatis saepius commiserat ».

Sans ressources, traqué par les gens de La Reynie, n'ayant d'autre asile qu'un bouge de la rue des Fossés-Saint-Jacques (1), il se lia avec un aventurier chilien de bas étage, du nom de don Luis-Micho, et

(1) Aujourd'hui rue du Ranelagh. C'est dans ce repaire que devait naître cent cinquante ans plus tard, le poète Ferdinand Greck.

à eux deux ils mirent Paris et la banlieue en coupe réglée. Le produit de leurs rapines était naturellement recelé chez un juif de Mozambique, surnommé le Fils de la Montagne Sainte-Geneviève (de son nom allemand de Bergsohn).

Mais une vie aussi contraire aux lois et aux mœurs ne pouvait durer. Impliqué dans le procès des bandits tragiques, convaincu d'avoir participé à l'affaire de la succursale de la Société Générale de Chantilly, notre trio fut appréhendé, et tout ce joli monde fut conduit au Dépôt.

Charles profita de ces loisirs forcés pour cultiver le sentiment poétique qui avait toujours existé dans cette nature si riche en contrastes. Ses plus admirables élégies datent de cette époque. C'est de ces poèmes qu'un des esprits les plus indépendants et les plus originaux de notre temps, M. Gustave Langson, a dit « qu'ils alliaient la perfection de la forme à la profondeur du fond ». Bientôt, un petit volume fut composé. Poumarolles le présenta au grand prix Arnyfeldt et fut autorisé par une mesure gracieuse du lieutenant de police à remplir les formalités nécessaires. Le jeune comte avait vraiment grand air quand, escorté de douze alguazils, il franchissait chaque matin les portes de la Bastille pour aller faire les visites d'usage. Le succès couronna ses efforts :

la bourse de voyage lui fut attribuée. Mais les règlements de la prison d'État lui interdisaient de se rendre à l'étranger pour faire le rapport d'usage. Son ingéniosité le tira une fois de plus de cette passe délicate : il écrivit son célèbre *Voyage autour de ma chambre* (1).

Cette existence toute de travail convenait peu néanmoins à sa fougue naturelle. Il chercha donc et trouva un subterfuge pour reconquérir sa liberté. Profitant de l'affluence qu'attirait à la Bastille le cours public de philosophie que le Fils de la Montagne avait été autorisé à y faire pour améliorer son ordinaire, le comte Charles réussit à sauter dans la chaise à porteurs Delaunay-Belleville de la Margravine von Mardruss et, brûlant les relais, à gagner la Pologne, où l'attirait le renom d'un homme alors célèbre tant par ses libéralités que par ses incroyables débauches.

Poumarolles trouva auprès de l'Hetman Boleslas Curnonsky — car c'était lui — un accueil des plus flatteurs. Sa fortune devait malheureusement être aussi brève que brillante. Comme tous les despotes du XVIIIe siècle, l'hetman avait la manie d'écrire. Il composait pour le *Journal de Varsovie* une chronique

(1) *Cf.* le rapport original, avec les visas de la Chambre des Comptes, à la Bibliothèque Nationale : fonds baptismaux C.Q.F.D. 666.

hebdomadaire qui n'eût pas été sans charme, si elle n'avait constitué le plus effronté plagiat des Védas et de l'Annuaire du Bureau des Longitudes. Il en faisait régulièrement lecture à Poumarolles. Un jour, ce dernier eut le malheur de lui dire qu'il n'avait trouvé à la dernière chronique rien de Sailland. La colère de l'hetman fut terrible. Il ordonna que tous les ouvrages de son protégé fussent réunis en un vaste bûcher, sur lequel leur auteur serait brûlé haut et court.

Poumarolles s'en tira naturellement avec une légère brûlure à la plante des pieds. Mais la leçon avait été bonne : il regagna Paris avec d'autant plus de précipitation qu'il venait d'apprendre que le parti Bourgeois avait profité de son absence pour faire entrer à l'Académie son ancien compagnon de cellule, le receleur Bergsohn.

Débouté du pourvoi qu'il introduisit à ce sujet devant le conseil des Prud'hommes, il fut obligé, pour ne pas mourir de faim, d'entrer au *Gil Blas* en qualité de Conseiller à Mortier. Cette feuille étant affiliée à la Cour, ce fut ainsi qu'il se fit connaître du roi Louis XV, dont il devait rester jusqu'à sa mort le poète favori. On connait la sublime apostrophe de son ode au vénérable monarque :

Grand Roi, cesse de..... ou je cesse d'écrire !

Charles de Poumarolles, gorgé de richesses et d'honneurs, jouissait de la considération universelle, lorsque se produisit l'événement qui devait exercer sur sa vie une influence décisive. Au cours d'une orgie sans nom, où l'avait invité le prince de Condé, à Enghien, il trouva une mort mystérieuse. Son cadavre fut découvert au matin par des mariniers « qui avaient reconnu, flottant sur l'étang, sa chevelure d'or rouge (1) ».

Ses obsèques, strictement civiles, eurent lieu parmi un immense concours de peuple. Le corps ne fut pas réclamé par la famille. « Ainsi mourut cet homme », a écrit très équitablement Octave Feuillet, « qui fut sans doute un grand coupable, mais qui cependant fut un homme. »

Le « Sérieux ».

Un jour un père capucin
A barbe vénérable
Était assis dans un festin
Au milieu d'une table ;

(1) Jules Lemaître, *Les Rois*, in fine.

La gaîté, compagne des vins,
En fit tant et tant dire,
Qu'il tenait sa barbe à deux mains
Pour s'empêcher de rire.

Un jeune et timide tendron
Qui le regardait faire,
Voulant en savoir la raison,
La demande à sa mère,
Qui lui répondit, de son mieux,
Sur semblable matière,
Que, pour prendre son sérieux,
C'est l'usage ordinaire.

Deux jours après, la jeune enfant,
Étant dans une fête
Où l'on en disait tout autant,
Crut qu'il était honnête,
N'ayant pas de barbe au menton
Ainsi que le bon père,
De prendre celle de son... front,
Pour se tirer d'affaire.

On fut surpris du mouvement,
Qui n'est pas ordinaire.
« Que faites-vous donc, mon enfant? »
Lui demanda sa mère.

Rougissant et baissant les yeux,
Elle se mit à dire :
« Maman, je prends mon sérieux
Pour m'empêcher de rire. »

Plus utilitaire, plus pratique, évidemment pharmaceutique, résolument et consciemment moderne, est le libertinarisme d'

ABEL BONHARDT

Le plus... familier

Je suis là, je suis bien, je suis au chaud. Je suis
L'aiguillon de tes jours, et le dard de tes nuits.
Pour me traquer, en vain tu tâtes et tu grattes :
Ton grand corps est captif de mes petites pattes.
De ton sang il me plaît de faire une eau qui bout ;
Et, quand je réussis à te pousser à bout,
Tu crois te libérer enfin, grâce au pétrole,
Grâce au rasoir, grâce à l'onguent : je caracole
Et m'évade, assuré d'atteindre d'autres lieux
Où, logé plus au chaud, je sais encore mieux,
Ami, te fomenter les sept maux de l'Égypte.
Je creuse en chaque pore une petite crypte,
Je m'incruste, j'insiste, et je vrille et je mords,
Et je te fais subir mille petites morts.



Abel Bonhardt.

Pour toi point de quartier. Il n'est que la fatigue
De ta peau pour m'induire à varier d'intrigue.
Mais je m'attaque alors à de plus souples chairs,
A des corps qui te sont adorablement chers,
Pour te revenir gras, et digne de toi-même,
Te rendre l'œil hagard et la pommette blême.



Jorg de Portorico à vingt ans.
(Dessin d'une phame du monde.)

Après cette délicieuse élégie, nous reproduisons à tout hasard une pièce qui nous a paru devoir prendre place ici et qui nous a été adressée sous le pseudonyme trop évidemment inconnu de

JORG DE PORTORICO

Béguin réussi.

Donc, je baisais ses petits gants en fil de soie.
Le train sifflait; nous approchions de Courbevoie;
Sa joue était de lis, sa prunelle était bleue.
O charme des amours pensifs dans la banlieue!
Et qu'il est doux parfois de se croire vraiment
Français, penseur, poète, alors qu'on est amant...
Je lui disais des mots qu'il faut qu'on se rappelle :
« Vous êtes mon désir; vous êtes la plus belle;
Lorsque je vous ai vue, en plein cœur de Paris,
Mes cheveux de tzigane en sont devenus gris,
Et mon cœur, mon doux cœur, est ivre plus encore...
Je vous ferai beaucoup souffrir : je vous adore!
C'est mon genre; il est bon... exquis... Mais l'on me hait.
On? C'est Monsieur de Flers et A. de Caillavet.
D'abord, ils m'ont volé mes drames. Sont-ils bêtes!
Ils ne sont pas amants, ils ne sont pas poètes...
Ils n'auront de succès que s'il me plaît, à moi... »
Elle m'aimait. Beaux yeux! Blanche main! Tendre émoi!
Le train mélancolique atteignait la Garenne-
« Bezons... » ajouta-t-elle. — Et ta voix, ô ma reine,
Et tes gestes aussi sommaient, trop clairement,
Le « Poète d'Amour » d'être Poète-Amant (1)...

(1) Admirer la transition par laquelle nous passons du dernier cité de cette école au premier représentant de la suivante.

LES

UNIQUES

Les Uniques

RAFAELE D'ANNONCELEAU. — FRANCIS JAMES.
PAX AND SIMPLEX LISCHER'S. — ROSEMONDE GIRARD (D'HOUVILLE)

RAFAELE D'ANNONCELEAU

Ce nom est mondial et on connaît la fière devise qu'il inspira au poète : « Comme la pluie ! » Son blason n'est pas moins illustre : *De gueules, à merlette bilingue caparaçonnée de ferblanterie.*

On se souvient du sonnet fameux que son nom, également, inspira à un de ses plus fervents admirateurs, M. Edmundo de Amicis, dans l'*Idioma gentile* (1) :

> En tout parler, tu sais croasser comme un cygne,
> *Etc., etc...*

C'est dire que nous préférons borner ici sa biographie, qui serait tout simplement un résumé de l'histoire universelle des littératures depuis la révolution de 48 à la Chute d'un Ange (c'est de celle de la Pisanelle que nous parlons)

Nous sommes persuadés d'agréer mieux à nos

(1) *Le Charmant Idiot.* (Alde Manuce, éditeur.)

lecteurs en leur citant un long passage d'un drame inédit du poète qui sera intégralement joué aux Arènes de Nîmes, de midi à minuit, pendant deux ans, quand M. Rockefeller aura définitivement assumé la direction de ce théâtre. (Déjeuners, dîners et supper's gratuits à la condition d'écouter la pièce jusqu'au bout.)

DÉMÉTRIOS

Sottie en trois mansions.

(Et avec mention dans tous les journaux et magazines.)

BREF ARGUMENT :

Démétrios, amant de la reine Bérénice, a renoncé à la sculpture après les événements que l'on sait. Ayant senti la nécessité de rentrer dans l'ombre, il a juré de se consacrer désormais à la poésie, plus particulièrement toutefois à la poésie dramatique. Après plusieurs succès exagérés, il a été irrité contre l'injustice de ses compatriotes et a écrit, sous les ombrages du jardin de Bérénice, un drame en vers sanscrits qui devait être joué à l'Athénée de Tata-Mandragore, en plein cœur de l'Inde mystérieuse. Mais Démétrios, persécuté par le Destin, a eu des mots avec son *Ramafouchtra-Tagore* impresario et avec sa *Tabou* principale

interprète. Ulcéré, il s'est retiré à Ceylan, dans la forêt de Bandang, district de Balaoo, et là, des fenêtres de son palais mystérieusement dénommé du vocable assyrien *Harck-Haschon*, il surveille mélancoliquement les ébats des huîtres perlières, nombreuses dans ces parages par les beaux soirs. Et, quand une perle tombe, il l'enfile.

Telle est la situation, éloquemment exposée dans un prologue et par le programme, au moment où le rideau se lève. Nous donnons un long fragment de la première mansion, nous réservant d'analyser brièvement la pièce dès que nous nous sentirons affectés de la crampe des écrivains.

PREMIÈRE MANSION

LA SALLE DALLÉE DE MARBRE BLEU PALE

On aperçoit un trône d'or sur lequel l'Aède est installé. Par de larges baies de verre dépoli et diversement colorié, le ciel prestigieux de Bandang apparaît, strié de feu et d'or. Les signes du Zodiaque sont peints en couleurs violentes sur les encorbellements rouges et or.

A cause de la forte chaleur, qu'on sent suinter des voûtes de porphyre gemmées de chrysoprases, l'Aède est simplement vêtu d'une lyre et d'un pétase, dans la position méditative de l'Hermès Prostatite qui est au milieu de la salle des Antiques au musée de Saint-Cucufa.

Autour de lui, c'est la cohue délirante et prosternée que les poètes de cette ère emmènent dans leurs déplacements. Voici les héraults, les héros, les zéros, les Bestiaires, les Vexillaires, les Thuriféraires, les Maxillaires, les Vestiaires et les Salpyngites soufflant hautainement dans l'orchite double.

Au lever du rideau on doit sentir qu'il y avait eu auparavant de longs instants de silence.

L'AEDE

Tibicines sonum dant. Interdum Demetrios mezza voce loquitur.

J'ai mis mes lévriers à l'ombre.
Esclaves, chantez : Hosannah!
Dites vos abracadabras
Sorciers venus de Trébizonde!

Mes huîtres, sur leurs bancs, là-bas,
Sont lasses de former des rondes
Et dorment. Chantez : Hosannah!
J'ai mis mes lévriers à l'ombre,

Docere pueros grammaticam atque versificationem.

Ma clepsydre au clou, et ma montre
Chez ma tante. Parlez plus bas :
Jamais malade, jamais baba!
Il n'est papier bleu qui me dompte.
J'ai mis mes lévriers à l'ombre.

LES CUSTODES

— Gloire à lui! Gloire à lui! Gloire à
Lui! — Il est assis sur son trône
Comme l'archange que l'on voit
Dans l'église de Saint-Primice

Sur la verrière bleue et or
A Carpentras!

UNE SALTATRICE

Et qui a nom :
Gabriel.

LES VESTIAIRES

Que ses ennemis
Soient fouaillés. — Qu'ils soient boutés
A feu! — Alleluia! — Montjoie
Et Saint-Denis!

LE GRAND THURIFÉRAIRE

Mâchez vos langues; mettez-y
Des bœufs dessus ou les mangez,
Comme le fait le Python torve,
Par les canicules ardentes,
Quand il a soif!

[Ici un groupe de partisans fait irruption dans la salle sacrée et, tout aussitôt, se traîne sur les dalles marmoréennes en sanglotant les supplications orphiques et éleusiennes. L'extase du poète est à son comble. Les perles qu'il enfilait roulent sur les dalles marmoréennes et de ces graines nacrées, qui éclatent soudainement, jaillit une floraison de lis démoniaques et lunaires.]

Turba ruit ou ruunt.

LES PARTISANS

0 Alleluia! Alleluia!
C'est le miracle! — Oui, celui
Qu'avait prédit en son langage
Apollonius de Tyane. —
1 Et saint Michel! — Et saint Daniel!
— Et saint Raphaël! — Retombez
A genoux. — Déchirez vos foies
Avec vos dents! — Avec vos ongles!...
2 — Jette à nous qui sommes tes chiens,
Comme un os à ronger, un vers!
– Un rythme! – Un nombre! – Une cadence!
— Il va parler!

LE GRAND THURIFÉRAIRE

Or, taisez-vous.

L'AEDE

Interdum mulieres denudatae sonum dant pedibus cum jambis.

7 Quiconque soit qui s'étudie
En leur langue imiter les Vieux,
D'une entreprise trop hardie,
Il tente son vol vers les cieux,

[La foule exulte. Les cymbalistes soufflent dans leurs instruments.]

70bis Croyant en des ailes de cire
Dont Phébus le peut déplumer,
— Et semble, à le voir, qu'il désire
Donner nouveau nom à la mer.



L'avant-dernière mansion, de SAINT-SÉBASTIEN.

HIC CYMBALISTI TONITRVANT

PREMIER ENTHOUSIASTE ANONYME

40 Jamais tu n'as mieux fait sonner
Ta lyre !

UN AUTRE ANONYME

Ta cithare !

TOUS LES ANONYMES

O gué !
— Les astres en sont comme deux
Sous de flan. — O Prodigieux...

. . . .

48 Etc..., etc... . . . .

LA PRINCIPALE SALPYNGITE

Maître, le peuple de tes vers Mœrore conficior.
Est étonnant !

UNE AUTRE

36 Le peuple de tes vers est té-
Tonnant. Entends-tu sous tes murs
La foule de qui la clameur
Monte ou descend, ainsi que fait
La grenouille dans son beau khal
Selon qu'il fait bon temps ou mal ?

LES ANONYMES

17 La clameur monte !

[Cependant, les autres assistants ont chu sur les dalles marmoréennes, auprès des lis lunaires, comme accablés par la magnificence apollinienne du Verbe. Sur les encorbellements rouges et or, les cygnes zodiacaux s'intervertissent. Puer abige muscas.

Un grand Astre invisible rayonne sur toutes les chevelures.]

LE CONFIDENT SOSTHÈNE

22 Que peux-tu désirer de plus,
O magistre, ô feuille la plus
Haute du chêne, et qui résonnes
Justement parce qu'elle est la
27 Plus haute et que le vent la touche
D'un doigt si émouvant que tous
Sont atterrés (1) :

L'AEDE

33 O Sosthène, le plus meilleur (2) Licet langorem soporiferam habeant lectores.
De mes compaings (3), je ne suis pas
Tel qu'il paroist (4) !

(1) Français du moyen âge ou des colonies.
(2) *Id.*
(3) *Id.*
(4) Français futuriste.

LE CONFIDENT SOSTHÈNE

Par Baal et Adamastor
Et Notre illustre Lord Jésus,
Parle plus bas, parle moins fort...
Ou bien tais-toi.

L'AÈDE

Ce serait encore une idée.
Ains ne le puis.



Le confident Sosthène.

[Aussitôt l'astre invisible se voile; les signes du Zodiaque, figurés en or et en rouge sur les encorbellements, reprennent comme à regret leur ordre rituel et mythique. Alors,]

L'AÈDE

Je leur ai récité des rythmes
De Joachim.

[Un silence de trois heures et demie ou de vingt clepsydres. Enfin,]

LE CONFIDENT SOSTHÈNE

Oui, Joachim du Bellay, cil (1)
Qui vint du Liré en exil
Jusqu'à Rome, mais ne savait
Pas même bégayer en *si*.
Tandis que toi!...

L'AÈDE

C'est vrai, je sais tout bégayer,
1811 Le si, l'oïl, l'oc et le schnock.
Il n'importe! Pheu! Aï! Eheu!
Je suis comme le Geai paré
Des plumes du Paon; et, chacun,
1789 Par une étrange frénésie,
S'il s'exclame ou s'il s'extasie
Sur mon compte, c'est lorsque j'ai
Rénové la fable du Geai
1793 Paré des plumes!

Hic artifice quasi divino poetae rima rimae adjungitur.

(1) En français moderne, *iceluy*.

LE CONFIDENT SOSTHÈNE

Non pas du Paon, mais du Dieu Pan !

L'AÈDE (flatté).

Prends ces trois thunes, ces sesterces
Au nombre de dix. Prends aussi...

LE CONFIDENT SOSTHÈNE (désenchanté).

Ces pièces n'ont pas cours ici...

[Ici, deux messagers cuirassés d'aluminium, et un autre, surgissent à travers un rideau purpuréen, comme l'éclair double ou triple fait des nues à l'instant pathétique des cataclysmes célestes.]

PRIMUS NUNCIUS (1)

Aède ! Aède ! J'ai brisé
Les pattes de mon canasson
Afin de le faire mieux courre.

ALTER NUNCIUS

Il est mort au seuil de la cour,
Le mien aussi.

(1) Il semble y avoir ici dans l'usage de *primus* et d'*alter* une mésentente des canons grammaticaux latins. En réalité, Primus et Alter sont tout bonnement les prénoms des deux messagers, dont Nuncius est le nom de famille et qui se trouvent être frères par la même occasion. (*Note de l'auteur.*)

LE MESSAGER TERRASSÉ PAR LE VEZOU

Le mien mêmement. Et les vierges
Pleurent sous tes porches, ainsi
Que sur une de leur compagnes,
Que d'un coup de sabot suprême
Le pauvre animal étripa.

VOIX DES MÈRES DOULOUREUSES (au dehors).

Pauvre animal! — Pauvre papa!
— Pauvre maman!

LE MESSAGER SOUFFRANT DU VEZOU

O Zeus! La cohorte s'accroît!
Ils sont tous là!

L'AÈDE

Pauvre animal! Tu parles si
Je suis ami de tout ce qui
Peut faire marcher les concions (1),
Les foules; et j'entends par là
Les chevaux, les critiques et
Les deux ânons.

PRIMUS NUNCIUS

O maître, apprête ton tympan...

L'AÈDE (comme à lui-même).

Plumes de Paon!... Plume de Pan!

(1) Du latin *concio*, bal public.



Portrait de Rafaele d'Annonceleau.

(Cheveux prêtés gracieusement pour la circonstance par Jorg de Portorico, Henri Ner, Pol Fort, G. Flauberg, Poiladan, etc..., etc.)

ALTER NUNCIUS

Ils sont tous là, tous, Chantre-Roi!
Ils accourent, tourbe plus dense
Que les mouches sur la viande
Quand Sirius vainc le grand froid.

Magister
Claudius
Terrasse
somum
dedit.

LES ANONYMES

Alleluia!...

LES KOPRONYMES

Chouiabarca!...

LE MESSAGER AFFECTÉ DU VEZOU

80 Ils veulent ouïr ton poème,
C'est la vérité vraie. Ils sont
Tous là. Ils disent que la Terre
A besoin d'entendre ton nom
Qui est une eau qui désaltère.

[L'Aède, ému véhémentement, et saisi de l'ardeur des corybantes, commence à danser d'une pointe à l'autre des lis lunaires. A peine ceux-ci sont-ils courbés par ses pieds miraculeux. Un à un, les custodes et les spectateurs s'éveillent de leur sommeil.]

L'AÈDE

99 Qui sont-ils les arrivants? Dites
Moi bien vite leurs noms inclytes!
Dites-les vite!

LE MESSAGER MALADE DU VEZOU

Combien sont-ils? Autant compter
Les grains de sable de l'arène
Marine. Il y a Poincaré,
Et Guillaume Deux, j'imagine,
Car il navigue sur un cygne
Et brandit le glaive inspiré
D'un seigneur nommé Lohengrine
Qui chante faux, et qui est né
Près de Bécodesamémé,
En Touranie !

PRIMUS NUNCIUS

Il dit moins de noms qu'il n'en sait.
Voici la fille du Sâr Seth,
Et voici, sur son grand cheval
De Bataille, Henri... Ses pieds traînent
Dans la poudre, car il est grand.

L'AÈDE (fronçant les sourcils).

Il le prétend et il l'écrit,
Avec le style et le calame
Sur tous les murs.

PRIMUS NUNCIUS

Oui, mais ses pieds traînant par terre
Il advient qu'il les dilapide
Ou n'en sache plus faire compte
Dedans ses vers.

[L'Aède approuve. La foule explose d'enthousiasme, il n'y a pas de quoi, mais c'est bien plus beau.]

ALTER NUNCIUS

Il vient de Phalène,
Cité prospère et poétique
Qui s'écroula un soir d'hiver ;
Il en est encore tout vert
4 Sous ton portique.

L'AÈDE

Et qui encore?

LE MESSAGER GUÉRI DU VEZOU

Tout le Tout-Bandang des premières,
Tous, te dis-je. Herr Ernst-Karl a l'air
D'un Adonis qui, par gageure
Se fût grimé en Singe-vert,
Mais qui, d'entre ses deux figures,
5 Préfère avant tout, je t'assure,
Garder du pied et de l'injure
Celle qui n'est pas en plein air.

LA FOULE

Halleluia!

L'AÈDE

Et qui encore?

L'énumération se poursuit durant trente-six clepsydres: il y aura évidemment à ce moment-là beaucoup plus de personnages sur la scène que dans la salle, bien que l'heure du dîner soit proche (1).

. . . .

. . . .

LA FOULE

6 Et cætera! Et cætera!

L'AÈDE (après avoir réfléchi).

Il suffit. Faites-les monter
A l'échelle, ou par l'escalier.
Ce jour est beau!

UN KOPRONYME

7 Par quel escalier?

L'AÈDE (après avoir de nouveau réfléchi).

Par celui
De service, bien entendu,
8 Car ils ne sont pas de ceux qui
Payent leurs places aux spectacles.
Je suis pour le savoir payé,
Moi qui vous parle!

---

(1) Note de l'Anthologue

LES SUPPLIANTS

(se précipitant comme un torrent déchaîné).

Nous voulons entendre la pièce;
Nous voulons la pièce! — Nous vou-
Lons la pièce! — Nous voulons la
Pièce. — Nous vou...

[Et c'est alors que le miracle se produit, stupéfiant. Une grêle colonne de porphyre se transforme en femme. Et celle-ci s'avance lentement vers le maître.]

ÉVA (tendant une bourse).

Jette de l'or.

[Un grand silence. Éva danse à son tour d'une pointe à l'autre des lis lunaires, sans les courber. Après un moment d'étonnement, les Suppliants s'approchent et certains d'entre eux essaient d'attirer de la pointe de leur cothurne les sesterces et les pesetas que l'Aède lance sans discontinuer, à présent, du haut de son trône. Ils semblent fortement impressionnés.

Quand tout est ramassé, un grand silence règne de nouveau. Mais alors, Celle au bout du bras de qui vient de fleurir une nouvelle bourse chaude et rousse comme une poire,]

ÉVA (sans cesser de danser).

Je chante, je danse,
En large et en long;
Et voici des palmes
Dignes de ton front.

10 Voici des bananes
Et des potirons;
Je chante et je danse,
En large et en long.

En lettres de flammes
Tu liras nos noms
11 Sur tous les frontons,
Sur tous les programmes.
Je chante et je danse.

[L'Aède, tandis que l'Exultante prononce encore douze rondels approximatifs, reste figé à l'instar de la statue de la Joconde qui est au musée de Levallois-Perret.]

ÉVA

Voici la galette,
O chair de mes os,
O tarte, ô tourte, ô
Pâté d'alouettes.

Etenim non est adhuc defatigata.



«Je cherche un poète,
Je trouve un fourneau. »

Je cherche un poète,
Je trouve un fourneau.
Voici la galette
O chair de mes os !

Je cuis tes gâteaux
Le jour de ta fête,
Ton front sur ma tête,
Et tes pieds au chaud.
Voici la galette.

[Alors, l'Aède qui, jusque-là, était resté immobile dans la pose décrite précédemment, l'Aède marche.]

. . . .

. . . .

A notre grand regret, force nous est de couper court à ce ruissellement formidable de mots et d'images, à ce lyrique écoulement des plus rebelles. Terminons par une rapide analyse.

Démétrios lit sa pièce. L'auteur la lui a fait composer dans ce patois morvandiau dont il possède une admirable science; n'oublions pas qu'il est posé dans l'argument que Démétrios, désormais renonçant à l'idiome national, écrira ses poèmes dramatiques en sanscrit. Bien originale manière de contourner les écueils de la fiction dramatique!... Et quelle heureuse fortune pour les spectateurs! Sans bourse autrement délier, ils entendent deux pièces,

de la sorte : une jouée, l'autre lue. Il suffit de faire d'un des héros du drame un auteur dramatique... MM. Robert de Flers et A. de Caillavet en préparent plusieurs basées sur ce système, apprenons-nous en dernière heure. Espérons que les autres contrefacteurs seraient sévèrement poursuivis.

Ce qui devait arriver, arrive. Les Suppliants, irrités de trop de beauté, se précipitent sur l'Aède, le déchirent en menus morceaux et le mangent sur la scène. (Danses réglées par M. Max Maurey. — Et c'est la *fin* de la première mansion.

A la deuxième mansion, coup de théâtre impressionnant : l'Aède n'a pas survécu à ses blessures. Tout l'acte, qui se passe aux Enfers, n'est qu'un admirable monologue du héros principal.

La troisième mansion nous a paru quelque peu obscure. Elle se déroule dans une garçonnière du quartier Marbeuf. Nous avons prié l'auteur de nous expliquer le symbole, mais, n'ayant pas reçu de réponse au moment de mettre sous presse, nous préférons renvoyer nos lecteurs aux Arènes de Nîmes en les priant de retenir d'ores et déjà leurs places pour la première n° 4. Ils comprendront certainement, et nous aussi, alors.

FRANCIS JAMES

Fragments du XVIIe Chant

des Géorgiques Chrétinnes

Avant de commencer mon dix-septième Chant,
Je relève vers Vous, Seigneur, mon front penchant;

Mon inspiration m'offre une clarté nouvelle,
Comme fait pour son veau la vache qui le vêle.

Et vers Votre Splendeur je tends, comme les veaux,
Des yeux pareils à des coquilles remplies d'eau.

Mais, pour mener à mieux la tâche qui m'est chère,
Je me veux, ce jour d'hui, refaire une grammaire.

Par les bleus soirs d'Orthez, j'ai longuement mûri
Que l'on ne parle plus français, même à Paris.

Mon disciple Virgile, aux flancs du Pausilippe,
Certes, a négligé l'accord des participes;

De même, je l'avoue, il m'est doux comme miel
Que mon nom singulier s'écrive au pluriel :

James. Je suis unique et l'on m'ajoute un S.
– Vos desseins sont secrets, Seigneur, je le confesse.

Néanmoins, dès ce jour, je fonde le projet
D'unir correctement le verbe et son sujet,

De respecter l'union (quand tant d'autres l'emmêlent)
De l'épithète mâle au substantif femelle.



Dernier portrait de Francis James.

Le Verbe, dans la phrase, au bout comme au milieu,
Est Celui dont il fut écrit qu'il s'est fait Dieu.

Ce qui prouve que toute règle se ramène
A la très sainte Loi catholique et romaine,

Et qu'il faut, pour poète en France être sacré,
Savoir sa langue ainsi que l'hébreu un Curé.

. . . .

Ayant bien défini les lois de mon langage,
Je retourne m'asseoir dans mon humble village.

C'est la fête. Un vieillard, courbé sur son bâton,
Fait des signes de croix et vend des mirlitons;

Je pense que mes vers ont bien leur raison d'être
Puisque l'on peut, autour des mirlitons, les mettre.

C'est par humilité, Mon Dieu, ce que j'en dis.
Gardez-moi bonne place en votre Paradis.

Par une transition toute naturelle, le poète en arrive ensuite à ces vers délicieusement idylliques :

Or, celle dont je parle était contre l'éteule;
Un Saint eût sangloté de l'y voir toute seule.

Les Anges, dans le ciel du soir vagabondant,
Regardaient ses yeux purs et se miraient dedans.

Ses yeux semblaient bouger, contre ses joues vermeilles,
Comme feraient, sur une pomme, deux abeilles.

Ses cils étaient d'eau pure et ses seins étaient ronds;
Son ventre avait tout l'air d'un petit potiron.

IL passa. IL était le chauffeur du Notaire;
La jeune fille alors regarda vers la terre;

Son âme, cependant, voyageait en plein ciel,
Comme un Ange, ce qui est bien l'essentiel.

Alors IL dit : « Ta cuisse a des douceurs d'orange,
Ta bouche est mûre, il faut que mon amour la mange. »

ELLE joignait les mains, n'ayant pas bien compris;
IL dit : « J'ai de l'argent, et j'y mettrai le prix... »

Puis se tut; et l'enfant blonde, ronde et rustique
Sourit. O soir sans tache, ô soir évangélique!

Après une description charmante, bien qu'un peu longue, des délicieuses extases de ces âmes simples, le poète, par une transition toute naturelle, en arrive à parler de ceux de ses confrères qui lui rendirent visite dans sa célèbre maison.

Je sais qu'il est aussi des poètes sur terre;
Ils sont mes âmes sœurs et ils sont mes confrères.

Ils sont passés ici, dans le temps, tour à tour.
Je leur donnai du pain béni avec amour.

Henri Bataille vint du côté d'Espelette,
Chevauchant follement une motocyclette.

Péguy, faisant une période au régiment,
Arriva avec un billet de logement;

Il lut les petits vers légers, badins et tendres,
Qu'il écrivit sous la dictée de Jeanne Landre.

Notre grand Roussin (Pol) lut la Dame-à-Sapho;
Je compris peu, n'ayant jamais eu ce défaut.

Magre mangea du bon potage à la semoule;
Il avait des yeux ronds et bruns, comme ont les poules.

Lucie (1) entra dès l'aube à cheval dans mon parc.
O Seigneur! On eût cru voir Sainte Jeanne d'Arc.

Rosemonde Girard (d'Houville) fut mon hôte,
En plein hiver, le jour très saint de Pentecôte.

Paul Fort, une autre fois, s'assit près du fourneau.
Ma bonne lui servit doucement son pernod;

Moi, sur le sucre, je versai de l'eau de Lourdes.
Et son épouse était coiffée de coquelourdes.

Je lui dis : « Vous avez le doux accoutrement
De Celle qui de Christ, jadis, fut la maman... »

Edmond Rostand passa dans une limousine
Et sa femme me fit un salut de voisine.

(1) Voir le portrait de Lucie à la page 1[illegible].

Ceux-ci ne sont pas gens à voir, je vous le dis.
Que Dieu m'éloigne d'eux dans son Saint Paradis,



Arrivée, chez Francis James, de Jeanne L. ndr., mère de cette enfant, qui n'est ni chair ni poisson, mais un condiment.

(Son collaborateur P. g. y, arrivé en retard, ne paraîtra que dans la prochaine édition.)

Et que, lui qui connaît le tréfonds de mon âme,
Il m'y place, une fois de plus, avec les ânes !

PAX AND SIMPLEX LISCHER'S

Aux premiers jours de l'entente cordiale, les murs de Paris se couvrirent brusquement d'affiches flamboyantes dont tous les vieux habitués des Boulevards et du Marché-aux-Puces, se souviennent, mais dont nous donnons ici la reproduction, à l'usage de ces petits jeunes gens, venus au monde fatigués et tristes, qui nous accablent d'une littérature pessimiste sans se douter qu'il y a dans la vie des occasions de s'égayer aussi moralement qu'il est de sangloter.

Attiré par cette affiche, tout Paris se précipita au Théâtre ICUL où cette attraction de premier ordre était promise. Pax and Simplex Lischer's étaient deux monstres xypophages (1) qui présentaient cette particularité assez spirituelle d'être nés à deux ans d'intervalle l'un en Laponie et l'autre au Cap de Bonne-Espérance. Ils possédaient en commun le gros orteil du pied droit, et, indissolublement liés l'un à l'autre, face à face, par ce bout de pied, ils faisaient en public la démonstration du pas de parade allemand décomposé en ses 367 mouvements principaux. C'était d'une régularité et d'une précision parfaite, et les soldats français s'écrasaient aux portes du Théâtre ICUL

(1) Resic

pour connaître et pratiquer cette méthode demeurée jusqu'alors l'apanage et le secret de l'armée prussienne.

Sur le chemin de la fortune, Messieurs Pax and Simplex Lischer's épousèrent les trois filles de leurs confrères en xypophagie, les frères Idola, et installèrent un Grill Room dans la rue de Venise.

Malheureusement, tandis que l'un des deux associés surveillait le fourneau à grillades, l'autre se grillait immanquablement les reins. Pour remédier à cet inconvénient, ils recoururent aux offices du docteur Moyen qui désincarna leur ongle unique devant un grand concours de tourneurs de films accourus de tous les coins du monde. Hélas ! les deux complices n'avaient pas songé au tort que cela pouvait leur causer ! On venait les voir parce qu'ils étaient unis, on les abandonna lorsqu'ils furent séparés.

De désespoir, ils se mirent alors à faire de la littérature. On verra ci-dessous comment ils y réussirent.

Une bien bonne histoire

I

Cet homme s'appelait (hein, cela ne vous fâche
Point ?) cet homme s'appelait Annibal Carrache :
Car, si ça vous choquait, ô lectrice et lecteur,
Nous pourrions lui trouver un prénom plus flatteur :

Hamilcar par exemple, ou même Hasdrubal. Certe,
Ce n'est pas pour si peu que l'on nous déconcerte !
Et si le nom semblait digne qu'on s'en moquât,
Nous pourrions l'appeler tout simplement Barca.
Donc (jusqu'à nouvel ordre) il s'appelait Carrache
(Annibal, Hamilcar ou Bomilcar). Moustache
En croc, veston de chez... un tel. [*Case à louer.*]
Il aimait bien sa mère et payait son loyer.
C'est drôle, de la part d'un homme qui s'habille
Chez [*voir plus haut*] d'avoir l'amour de la famille,
Et de payer son terme ayant moustache en croc !
Un romancier vulgaire en eût fait un escroc,
Non pas nous deux, qui est un illustre humoriste.
Donc Annibal (sinon Hamilcar, Évariste
Ou Séraphin) un soir prit un bock et toussa...
C'est tordant! On a mis dix ans à trouver ça, [homme.
Nous deux mon frère, et c'est beaucoup pour un seul
C'est pourquoi, nous allons maintenant faire un somme.

II

Donc, aimable lectrice et vous très cher lecteur,
Le héros s'appelait — puisque votre bon cœur
Le veut bien — Annibal Carrache. A la terrasse
Du café, son copain lui dit : « Bonjour, Carasse. »
Il était marseillais. C'est vraiment drôle, hein ?
Pour faire rire on ne travaille pas en vain,



Les frères Pax and Simplex Lischer's.

Nous deux mon frère ! Or donc, ayant saisi son verre,
Evariste-Hamilcar toussa, cracha par terre,
Puis retoussa. L'ami (j'ai bien dit qu'il était
De Marseille ?) lui dit gaiment : « Tu tousses, té ! »
Si, qu'il fût marseillais, ce copain, ça vous fâche,
On pourrait aussi bien le prendre de Thiérache :
Car l'important (il peut être aussi du Vexin)
C'est qu'il lui dit : « Tu tousses, te ! c'est la Toussaint. »
ÉT C'ÉTAIT VRAI ! Comme c'est drôle ! Moi mon [frère
On a bien mis trente ans, cherchant à vous distraire,
Pour trouver ça. Mais c'est spirituel, hein ? ça :
Juste au jour de Toussaint, un homme qui toussa !
En conséquence, avant de vous conter le reste
Nous allons nous permettre une petite sieste.

III

Donc Annibal toussa le soir de la Toussaint,
L'autre (avons-nous bien dit qu'il était du Vexin,
Ou de Marseille ou de Thiérache ?) dit (1) :
« On va tousser tous deux, toussons à tour de rôle. »
Or juste un autre ami, venant comme à dessein,
Les aborde et leur dit : « C'est jour de la Toussaint,
Et vous toussez ? » (Tordant, hein, ce détail, mon frère !)
Ils commandèrent aussitôt trois bocks (de bière)

(1) Très drôle. (Note des auteurs.) Lire la note après « dit » : l'effet est certain (Note du commentateur éclairé.)

Et jusques à l'heure où la lune brille aux cieux,
Ils toussèrent chacun leur tour à qui mieux mieux.
Un peu plus tard, un autre ami joint à leur troupe
Cria : « Ne toussez plus, il faut manger la soupe... »
Mais un autre arriva, si bien qu'ils furent cinq,
Et leur dit : « Toussons donc, c'est le jour de Toussaint. »
Je dois vous avertir, ô lecteur et lectrice,
Que c'est depuis le temps où la même nourrice
Sur son sein double nous pressait bien tendrement
Que nous cherchons, mon frère et moi, ce trait charmant.
C'est pourquoi nous allons tous les deux... Mais que, vois-je ?
Plutôt que nous bailler louanges de louage,
Nous devançant, lecteurs, vous êtes endormis.....

MORALITÉ

Le parfait humoriste endort bien ses amis.

ROSEMONDE GIRARD (D'HOUVILLE)

Conseils d'une Mère à son Fils

au soir des noces de celui-ci.

Quoi, minuit! Et le bal qui finit... En province
On se couche tôt... Dieu ! comme mon cœur se pince !
Mon fils, mon fils aux yeux par ta mère épiés,
Voici l'instant où vont les jeunes mariés

Disparaître, comme le font, crevant les tentes
Du ciel, lorsque c'est Août, deux étoiles filantes ;
Mon fils, que Carpocrate a nourri de son sein,
(Carpocrate ? c'était une dame d'Ascain,



Conseils d'une mère à son fils le soir des noces de celui-ci.
Vieille gravure basque gracieusement communiquée par M. d'I. d'Etcheparre.

Blonde, et qui fut, un temps, de son métier, nourrice...)
Mon fils, quel soin de vous fallut-il que je prisse

Dans tes charmants petits souliers de chez Bobba.
Mais, puisque, ces jours-ci, ton beau regard tomba



La famille Roustand.

Comme une averse d'or sur la tête dorée
Et la face d'argent d'une vierge adorée,

Affronte ton destin, écoute mon conseil,
Et, dans quelques instants, de plus en plus pareil



Lucie.

Aux dieux qui s'abaissaient jusqu'aux femmes, consomme
Le sacrifice en Dieu contenté d'être un homme.

MAURICE ROUSTAND

La grande vendeuse de cacaouettes

Une petite Espagnole, dont le père est russe et la mère bien française, naquit, le jour de Cronstadt, de l'échange d'un regard. Elle est espagnole parce qu'elle a une mantille, mais elle parle anglais. Comme le soleil tape dur, elle fait griller ses cacaouettes avec une loupe. Hélas ! un nuage passe.

Méchant nuage qui passe et repasse sans cesse ! Les cacaouettes ne grillent pas... elle va mourir de faim (1).... *Solo de piston à l'orchestre.*

Mais c'est le jour de Pâques, un officier aviateur arrive sur les cloches...

Etc..., etc...

On devine la suite.

ZIGOMAR ROUSTAND

(petit-fils du précédent)

prépare en ce moment un drame en vers dont nous ne possédons malheureusement que le titre encore.

---

(1) Musique de [illegible]

ce qui n'a rien, du reste, d'extraordinaire, l'auteur n'ayant actuellement que 38 mois : le *petit nenfant qui a fait pipi dans son dodo et qui a reçu une fessée*. Mme Sarah-Bernhardt (en travesti) tiendra le principal rôle.



Edmond Roustand.

MAURICE ROUSTAND

La grande vendeuse de cacaouettes

Une petite Espagnole, dont le père est russe et la mère bien française, naquit, le jour de Cronstadt, de l'échange d'un regard. Elle est espagnole parce qu'elle a une mantille, mais elle parle anglais. Comme le soleil tape dur, elle fait griller ses cacaouettes avec une loupe. Hélas ! un nuage passe.

Méchant nuage qui passe et repasse sans cesse ! Les cacaouettes ne grillent pas... elle va mourir de faim (1).... (*Solo de piston à l'orchestre.*)

Mais c'est le jour de Pâques, un officier aviateur arrive sur les cloches...

Etc..., etc...

(On devine la suite.)

ZIGOMAR ROUSTAND

(petit-fils du précédent)

prépare en ce moment un drame en vers dont nous ne possedons malheureusement que le titre encore.

(1) Musique de Pierre Lolo (Loti en italien).

ce qui n'a rien, du reste, d'extraordinaire, l'auteur n'ayant actuellement que 38 mois : le *petit nenfant qui a fait pipi dans son dodo et qui a reçu une fessée*. Mme Sarah-Bernhardt (en travesti) tiendra le principal rôle.



Edmond Roustand.

ATTARDÉS ET ÉGARÉS

Attardés et Égarés

EUGÈNE DOPAX. — MAURICE MAIGRE. — TRISTAN-CH. DEREMMES.
P.-J. THULÉ. — FRANCIS CARGO.

EUGÈNE DOPAX

La dernière élégie

Sorori dolorosae.

Les jours diminuaient encor, le mois passé.
Et, vos cousins étant eux-mêmes fiancés,
On eût dit qu'aiguisant sa faux contre sa meule.
Le Temps était pressé de vous laisser plus seule,
Plus pure, et telle enfin que vous m'apparaissiez
Dès vingt ans, neige, lis et rose du glacier.
Moi je pensais : l'agneau bêle dans la vallée,
Le printemps est encore endormi dans l'allée :
Mais contre les coteaux violets d'Oloron,
Les clarines, demain, dès l'aurore, mettront
Un collier musical au col laineux des ouailles.
Je souffre et je souris. Je rêve et je travaille.

Les milans font des vols en cercle dans le ciel;
Et mon rêve est de cendre. Et mon labeur de miel.
J'entends d'ici pleurer à l'ombre d'un platane
La fille de mon frère entre les bras de Jane.
Douceur des pleurs d'enfant dans l'hiver qui finit!
J'aime à jamais les pleurs de ceux que je bénis.
Ils brillent dans le cœur trop doux qui les endure
Comme en hiver, au ciel de la sous-préfecture,
Les astres violents attisés par le froid.

Mais vous, pendant ce temps, que pensiez-vous de moi
Qui vous ai fait, d'une âme innocemment cruelle,
Souffrir, pour vous chanter et vous rendre éternelle?
Non. Vous n'avez pas pu me maudire, ma sœur.
J'imagine aujourd'hui votre rêve, ô Douceur.
Je vous vois, grave et blanche et mince à la croisée :
Vous avez toujours l'air de vivre de rosée.
Je reviens. Malgré vous, vers vous je tends mes bras.
Ne forcez pas vos yeux qui ne mentiraient pas.
Les miens, hélas! flétris par l'exil et les Landes,
N'ont plus, comme aux matins de Sainte-Foy-la-Grande,
Ce charme qui voulait qu'aux moments les plus beaux
Chacun de mes regards fût pour vous un fardeau.
Si je reviens vers vous, ma sœur, je m'y convie
Pour mieux aimer le mal que vous ont fait nos vies.
On dit qu'il faut beaucoup souffrir pour être grand :
Il fait doux. Souriez. Pensez à vos parents.



Eugène Dopax dans sa sous-préfecture d'Angkor.

Un train siffle. Cette heure entre toutes est belle
Et noble ; un geai criard la griffe de son aile.
Je comprends maintenant mon destin : et je sais,
Si vraiment la douleur fut mon seul bien, que c'est,
De toutes les douleurs que mes chants ont suivies,
La VOTRE qui parut la plus chère à ma vie.

Vous, me maudire, moi si faible? Non. Car rien
Mieux que ton nom, orgueil de mes rêves anciens,
N'imposa le ton juste et les rythmes dociles
A la Lyre, fardeau pur de mes mains fragiles.
Ni, parmi les parfums trop forts des dahlias,
Le mort qui vit toujours aux yeux d'Amélia ;
Ni celle qui pleurait en suppliant : « Ma mère,
Donnez-le-moi. Qu'il soit mon cœur et ma chaumière »
Et qui, riche d'un cœur vieilli, bien qu'enfantin,
Me traduisait tout bas les poètes latins ;
Ni l'autre, que Lizal dans Rivière a tracée
Sur les murs, et qui, pâle et brune fiancée,
Sachant que désormais je ne reviendrais plus,
Laissait, ainsi que des agneaux sur les talus,
Ses regards s'égarer sur le parc où fleurissent
Les noirs bambous, contraste à la mauve mélisse ;
Ni la tante que j'ai ; ni la petite sœur
Que je n'eus pas, et que j'ai rêvée, attentive
A laver, d'un amour bleu comme une lessive
Qui sèche sur la brande et se marie à l'air,
Mes maux d'enfant sublime et vaincu par la chair.

Toutes ces choses-là, ma sœur, s'en sont allées.
Vos chèvres ont brouté mes lis dans ma vallée.
Vous seule me restez, dans le présent confus,
Du passé qui fut doux et cruel, — comme au fût
D'un pin blessé, parfois, odorante et velue,
Dans une larme d'or une abeille s'englue.

Ainsi, sur les remous fauves des Océans,
Des récifs de Saubusse aux marais d'Anjouan
Et des villas d'Angkor jusqu'aux brousses de Sèvres,
J'ai vainement tendu vers le ciel pur mes lèvres;
Vainement j'ai mordu mes draps, rongé mes doigts;
Près de Poulocondor j'ai senti bien des fois
Saigner du même sang mon cœur et les grenades,
Gravi des monts, longé des mers et, dans les rades
Où les flots d'Orient font un bruit de sequins,
En nageant, défié la ronde des requins
Dont les sursauts huileux heurtent les jonques folles;
J'ai vu tourner, sur les royales nécropoles,
Lugubrement, les vols voraces des soffards.
Qu'il est dur de toujours se chercher quelque part!
Et qu'il est dur qu'il faille, au moment où s'achève
Le dessin idéal que trace au cœur le rêve,
Retrouver, au détour où s'attardent mes pas,
Un amour trop paisible et que je n'aime pas.

Ah! qu'importe de toi qu'à jamais je m'écarte.
Ta part, ma sœur, demeurera la part de Marthe :

La meilleure. A présent nous pouvons, moi souffrir
Et toi continuer de souffrir, nul désir
N'effleurera ton front chaste d'abandonnée.
Moi, je n'étais pas fait pour cette destinée.
Mais aussi, j'ai l'orgueil de te chanter encor,
Douceur que n'a pu faire oublier un peu d'or.
Les ans fuiront, moirant de leurs saisons la dune;
Les tilleuls orangés brilleront sous la lune;
Les bois agiteront leurs branchages épais
Parmi le vent des monts où Jammes vit de paix;
Les mois bleus dénoûront et renoûront leur ronde :
Vous vivrez. Jane aura sur sa poitrine blonde
D'autres enfants auxquels je conterai le soir
Des histoires de moi, très belles.

Pur espoir.

Bonheur. Et si, plus tard, comme je le souhaite,
Ma fille à moi pouvait épouser un poète
(Riche, car il faut bien penser à l'avenir)
Vous me verrez encore et toujours revenir
Ébloui, rajeuni, miraculeux, comme ivre,
Sentant vibrer mon âme aux feuillets de ses livres.
Je sais, en me lisant, que les hommes riront.
Qu'il vous suffise, à vous, de pencher votre front,
Pour sentir votre cœur gonfler votre corsage;
Et vos larmes, alors, étoileront ces pages.
Et moi qui fus mauvais, insoucieux et vain,
Moi qui fus à vos yeux tel que l'eau des ravins

Qu'on saisit et qui fuit dans la paume mouillée,
Enfin je vous rendrai mon âme consolée,
Comme on offre des fleurs aux morts, sur leurs linceuls.

Que ces fleurs soient encore et toujours des glaïeuls,
Pourpre blessure aux cœurs des poètes, mes frères.
Quelle ardeur ils mettaient dans le jardin d'Abdère
Où les soignait pieusement Philopœmen !
Lycurgue en remplissait son code ; leur pollen
Faisait sourdre des pleurs tendres, tièdes, timides,
Aux yeux énamourés et bleus de Thucydide.
Origène en chanta l'amollissant parfum ;
L'aède au front nimbé de souples cheveux bruns
Comme ceux de l'ami qui vous offre ces phrases,
Dèmosthène, autrefois sur les rives du Phase,
Les cueillit, comme vous aux champs de Peyrouton ;
Onomacrite en épinglait à ses vestons ;
Pour donner à ses vers leur chaude couleur d'ambre,
Salluste en parsemait les dalles de sa chambre ;
Gœthe les prodigua sur les tempes d'Isold ;
Dans les lourds cheveux blonds de Ferdinand Herold,
Oriflamme de feu qui s'étonne et qui bouge,
Rachilde dispersait leurs larges feuilles rouges.
C'est dans leur ombre, un soir, que se réfugia,
Pour mieux faire et chanter l'amour, César Coggia ;
Bonnard en prodiguait à Larguier les corolles
Quand ce chantre, gonflé de sublimes paroles,

Faisait, sous les lambris dorés de l'Odéon,
Aux tziganes jouer des airs d'accordéon;
La dixième des Sœurs de la neuvaine troupe,
Madame de Noaille, en mangeait dans sa soupe;
Claudel les savourait en salade à Hambourg;
Magre avec leur doux nom faisait rimer « tambour »;
Paul Fort, gris de vin gris, et d'humeur tetonnière,
Dans Chelles les glissait aux gorges des meunières;
L'aîné des fils Rostand, vierge encor, les aimait;
De Max en recouvrait Jean Cocteau; Méhémet
Ali les respirait dans Ispahan; leurs folles
Senteurs faisaient pâmer Pic de la Mirandole;
Vaudoyer les nouait à tous ses mirlitons;
Léonard en a régalé ses blancs moutons;
Et leur splendeur brutale, exaspérée et rogue
Agonisait au cœur malade de Trésaugue;
Pierre Benoit les cultiva chez Jean Rameau;
Moi mêmement. Et pourrai-je trouver les mots
Capables de ne pas même troubler un ange
Pour dépeindre la vieille église de Messange,
Où, pâle, dans l'éclat des cierges adoucis,
Ployait sous leur parfum trop lourd Victor Doussy?

Miraculeux destin! Ainsi que pour ces hommes
Ceints des plus fiers lauriers de la Grèce et de Rome,
Vous aurez vu jadis, et vous verrez encor,
Comme aux soirs de Paris et de Chandernagor,

Sous ces parfums trop forts qu'ont chéris les poètes,
Sous ces trop lourdes fleurs qui font que l'on halète,
Vous verrez, doux vieillard, s'incliner, interdit,
L'enfant que vous aimiez sans qu'il vous le rendit.

MAURICE MAIGRE

Spleen

Je ne suis pas très compliqué,
Mais je voudrais bien le paraître :
Cela me donnerait peut-être
Tout le bonheur que j'ai manqué.

Si je me fais une âme noire
Et dis que je ne crois à rien,
C'est qu'en moi-même je sais bien
Que vous ne voudrez pas me croire.

Et j'ai du moins l'âpre plaisir
D'imaginer avec adresse
Que je puis battre ma maîtresse
Et résister à ses désirs.

J'affiche mon Don Juanisme,
Je vous dis que j'aime l'argent :
Or, je suis trop intelligent
Pour croire ferme à mon cynisme.

Et pourtant, il faut vous mentir,
Il faut me faire un cœur complexe
Dans l'espoir que cela vous vexe...
Mais je tiens à vous avertir,



Moriss Maigre au Maurice-Bar.

Et, si l'on parle de maîtresses
Que j'aurais pu peut-être avoir,
Songez que je suis seul ce soir
Et qu'en mon lit j'ai ma détresse.

Chanson de l'Aède Loufoque

Sous son beau chapeau de paille,
Elle riait, l'air canaille,
En montrant ses dents ;
Elle avait sa robe verte
Et marchait d'un pas alerte
Et d'un pied prudent.

Je dis : « Veux-tu que je t'offre,
Des bijoux plein un plein coffre,
Rubis et béryls,
Ou bien un collier de perles
Fraîches comme un chant de merle
Passé dans un fil ? »

Après une cabriole
Dans l'herbe, elle dit, la folle,
D'un grand air aisé :
« Je voudrais bien la Babouche
De Shahrazade » ; et, sa bouche
M'offrant un baiser,

Je le goûtai sur ses lèvres.
Puis, pour accomplir son rêve,

Sans lui dire un mot,
Sur la terre ronde et plate,
Je m'en fus jusqu'à Mascate
A dos de chameau.

Là, j'entrai au café maure,
Pour boire jusqu'à l'aurore
Les fades boissons
Et pour y voir des images
Ou bien le bocal où nagent
Les rouges poissons.

Et j'ai dit d'un air très triste
Au patron : « J'ai l'air artiste
Avec mes yeux ronds ;
Mais mon amie est loufoque :
Elle veut des gants de phoque
A cinquante ronds.

« Y a-t-il une boutique
Où prendre des élastiques
Pour son vieux corset?
Sinon il faudra me pendre,
Car elle sera moins tendre
Que le mois passé !

« Vraiment, ça n'est pas peu dire...
Ça serait fini de rire.

J'aime mieux mourir !
Vous lui porterez ma montre;
Prenez garde aux malencontres ;
Il faudra courir.

« Vous lui direz : « Chère Dame,
Tournez donc le bec de cane,
Que je puisse entrer.
Je vous porte sa toquante ;
Vous la mettrez chez ma tante
Pour quelques deniers ;

« Gardez la reconnaissance,
Et, dans les jours de souffrance,
Pensez donc tout bas :
« Celui-là m'aimait peut-être !
« Il sauta par la fenêtre :
« J'en reste baba. »

Cette école des *Attardés et Égarés* a donné naissance à une sous-école que nous ne pourrions négliger sans faire sourire de nos talents d'anthologues : *Saltimbanques*.

Les Saltimbanques

Trois poètes fantaisistes

VERS l'année 1645, M. Francis Cargo, commandant la Compagnie d'Arbalétriers à cheval de Quimper-Corentin, fonda l'école ſantaisiste, destinée à une vogue et à une renommée qui n'est pas encore éteinte.

Nous aurions pu composer un volume entier avec les seules productions des poètes ſantaisistes. Nos lecteurs auraient eu la joie de lire ici les jongleries admirables d'imprévu de l'abbé Delille, de Nicolas Boileau, de Victor de Laprade ou encore de M. Dorchin (1), pour ne citer que les grands noms. Mais la place nous manquait. Nous avons dû nous restreindre et choisir.

Nous possédions un admirable poème inédit de Sully-Prud'homme, et, celui-ci, nous nous serions bien gardés de l'éliminer; malheureusement l'éditeur du poète, M. Alphonse, adjoint au maire, nous a reſusé, suivant son habitude, toute autorisation, dé-

(1) T'as rien oublié que M. Écard, le grand Écart, inventeur de l'exercice qui porte ce nom. (*Note du brocheur.*)

montrant une fois de plus qu'il n'entend rien à son petit commerce.

Nous ne publierons donc que les poèmes de MM. Francis Cargo, le chef de l'école fantaisiste, de M. P.-J. Thulé et de M. Tristan-Ch. Deremmes, auxquels nous adjoindrons arbitrairement M. Johann Riquetus.

M. Francis Cargo, dans ses vies successives, eut une carrière des plus mouvementées; nous rappellerons seulement quelques-unes des actions les plus saillantes de sa vie présente. On se souvient encore du fameux scandale de la rosière de Conflans-Sainte-Honorine; ce fut l'événement qui marqua l'entrée de M. Francis Cargo dans la vie publique. Ce jeune homme, profitant d'un instant de distraction, avait réussi à prendre la place d'une rosière prétendue véritable, et, fort de la couronne qu'un préfet aveugle lui avait posée sur la tête, il mena durant dix ans, à l'insu de tous, une vie épouvantable, retiré dans un couvent de nonnes d'où il fut enfin expulsé au moment des inventaires. Pendant quelque temps, on perdit ses traces; puis on le retrouve brusquement aux environs de Nice, occupé à réparer la ligne de T.S.F. qui fait communiquer l'ambassade d'Italie à Paris et la cour du Négus. Comment était-il venu là? Personne ne le sut jamais, mais on constata très vite

que des kilomètres de fils de cuivre disparaissaient tous les jours. Francis Cargo les volait pour en fabriquer de fausses alliances qu'il revendait aux jeunes mariés de passage sur la Riviera et aux pays désireux de jeter un peu de poudre aux yeux de leurs voisins. C'est ainsi qu'on put découvrir que la Triplice était une fausse alliance fournie par ce triste individu. Enfin, dernier avatar, celui-ci plus récent, Francis Cargo, ayant purgé sa peine à l'aide de quelques kilos de sel de magnésie, loua l'Odéon pour y monter un bar américain. Dès lors, on ne peut plus compter les scandales auxquels il fut mêlé. Par des combinaisons louches, il se fit passer pour l'inventeur d'un nouveau cocktail composé en parties égales de lait, de vin rouge, d'huile d'olive et d'absinthe, le tout légèrement étendu de limonade. Ce mélange délicieux mettait les buveurs dans un état tout à fait constitutionnel et Francis Cargo en profitait pour leur raser les cheveux et les moustaches qu'il revendait à la régie sous le nom de scaferlati. Le scandale dure toujours, mais nous espérons que la police, prévenue, va y mettre bientôt le holà (1).

(1) L'Odéon joue vraiment de malheur. N'est-ce pas, en effet, dans ce lieu de débauches, que se produisit déjà le scandale provoqué par un certain Maugis, assommant une ouvreuse, scandale dont nous connaissons les détails par son unique témoin : M. Willy. (*Note d'un collaborateur ivre-mort.*)

Ses deux accolytes, P.-J. Thulé, riche propriétaire dans le nord de l'Europe, et Tristan-Ch. Deremmes (1), l'époux d'Isolde, ont eu une carrière moins agitée que l'on pourra utilement étudier dans l'encyclopédie en quatre-vingt-quatorze volumes que nous publiâmes il y a quelques années chez l'éditeur Elzévir et à laquelle, en bons commerçants, nous renvoyons nos lecteurs.

FRANCIS CARGO

Poèmes

I

Elle serrait dans son peignoir
Une colombe nostalgique,
Tandis qu'une atroce musique
Charmait la dame du comptoir.

Le vent poussait la pluie nocturne
Aveuglément dans les carreaux ;
Arlequine embrassait Pierrot ;
Colombine plaquait la turne.

(1) Ne pas confondre avec un certain Derennes, bien oublié aujourd'hui, mais qui eut sous Félix Faure son heure de célébrité, au point que le chef d'État en question l'ennoblit, l'autorisa à écrire son nom en deux mots et donna ledit nom à une importante rue parisienne.



Francis Cargo.

Et moi, sans amour, mais les yeux
Peints et fardés, j'errais sans peine
Et je descendais vers la Seine
Puéril et silencieux.

II

— De quoi? — Sont y là?... — Tu charries...
L'môme est poissé. — Mon Dieu, mon Dieu!
— Pourquoi t'en fais-tu, la Marie?
Les agents passaient deux à deux.

C'est triste. — Viens à la *Kermesse*.
Dédé l'naufragé t'a dans l'sang
Et j'sais qu'il t'voudrait pour ménesse...
— Alors?... — Sans battage... Il s'en r'ssent.

Donc, montant sous les arbres grêles
Du trottoir, le couple hasardeux
Découvrit dans un bar miteux
Dédé, qui pensait à Marcelle.

Marie le pressa sur son cœur,
Puis, comme on fermait la boutique,
Tous trois parlèrent du bonheur
Que leur promettait l'Amérique.

III

C'est par une petite pluie,
C'est, après des nuits sans sommeil,
Et des mois passés près de lui,
Que mon cœur se resouvient d'elle.

Ton sourire, à Montmartre, était
Le plus maquillé des sourires
Et le bohémien qui chantait
Dans la cour, t'appelait : Elvire!

Tu le suivis... J'ai d'autres jeux
Maintenant; mais il est trop jeune,
Trop ingénu pour moi qui n'aime
Que les pierreuses en cheveux.

Et tout s'arrange, tout se fripe,
Tout s'en va du ciel et du cœur,
Même la pluie qui bat dehors
Et la fumée bleue de ma pipe.

TRISTAN-CH. DEREMMES

Ma dernière pipe

J'ai bien aimé ma pipe en terre. Mais, que n'ai-je
A cette Muse encor gardé son teint de neige!
Pour en avoir usé trop, ces jours-ci, voici
Que j'évoque un matin azuré de Poissy
(O blonde qui pour moi valus un Avicene!)
Où j'eus le mal de mer en ramant sur la Seine.
C'est dans l'ordre : punition de n'être point
Resté dans mon pays où, dès que l'aube point,

Chaque coquelicot qui parmi les prés bouge
A l'air, dans un bocal doré, d'un poisson rouge.
— Donc ma pipe à son tour semble, à mon estomac,
Imprimer un fâcheux tangage de hamac.
— Oh! penser que la déception qui me pipe
Corps et cœur me vient... d'où? et de qui?... De ma pipe.
(Ainsi qu'autorisait la rime à le prévoir!)
Je ne fumerai plus ma pipe dès ce soir.
Et, comme fit jadis Mossul-bey, dans Tunis que
Borde la mer, et comme — ô thé, bambous, tunique
De soie!... — en Chine fit le mandarin Tû-Hiô
En son harem, moi — v'lan! — je vais, votre tuyau,
Ma sultane, vous le couper au ras de tête,
Pour que ce ne soit plus ma bouche qui vous tette.

Et ceci dit et fait, comme il fait chaud, vaincu,
Je m'habillerai tel la Reine Pomaré (1).

II

Autre pipe

Je suis assis seul à ma table. La tulipe
De mon bec de gaz renversé brille; ma pipe

(1) Étrange licence de rimes chez un poète qui a visiblement eu son certificat d'études de bon rimeur. Ou faute d'impression, peut-être, dans le manuscrit original? Faute de mieux, nous proposons la correction suivante :

j'aurai
La robe même de la Reine Pomaré.



Tristan-Ch. Deremmes à trente ans.
(Aquarelle originale de Léon XIII.)

Est allumée et je la fume à petits coups
Pressés comme le son de minuit aux coucous.
Que font donc à Paris mes amis les poètes
Fantaisistes, les seuls, mon cœur que tu souhaites!

Francis Carco, Claudien, ou bien Jean-Marc Bernard,
Qui fume aussi sa pipe à petits coups très tard?
Moi, j'ai la grippe au fond de ma vieille province
Cependant qu'aux Lilas ils s'en vont voir le Prince
Des poètes. — Pellerin peut, au Cinéma-
Tographe, ressourire aux régions qu'aima
Notre enfance dans les atlas géographiques
De Lablache ornés des graphiques mirifiques
De la production du charbon et du blé.
Je rallume une autre pipe. P.-J. Thulé,
Mon ami, qu'il est doux de savourer sa pipe,
Auprès du feu, quand on est pincé par la grippe!

P.-J. THULE

I

Ce fut en janvier et l'aurore
Nous trouvant mûrs à point,
Que Curnon menaça du poing
Rabindranath-Tagore.

Plus tard on quitta l'Inde pour
Je ne sais plus quelle île :
« Chaque singe l'a préhensile
La queue, à Singapoor »,

Ai-je conté dessus la jonque
Qui ralliait Paris...
Personne ne m'ayant compris,
Je méprise quiconque.

II

Un Brahmane de Calcutta,
Qui suçait une orange,
Me dit : « Fruit bon, fruit qui se mange,
A nom ici *tata* (1). »

Or, dans ce bar blanc de Lutèce
Où les cocktails ont goût
De poivre, et couleur de tristesse,
Où ma maîtresse bout,

Ce néanmoins, madame Nane,
Je n'expliquerai pas
Ces mots que j'ai dits au repas :
« Bono-Tata-Banane. »

III

De Rosario à Trébizonde,
De Vera-Cruz à Durazzo,
J'ai navigué, jetant la sonde,
Et roulé, lançant le lazzo,

(1). Cf. Rudyard Kipling, *passim*.

Pour trouver la petite épouse
Dont tout enfant j'avais rêvé
Et lui offrir quelques arbouses
Qu'à Saint-Loubès je cultivai.

Je découvris une sirène
Un jour, au large de Hong-Kong.
Elle était prise à la carène
Du brick par ses longs cheveux blonds.

Elle avait la peau d'une Tchèque
Et de grands yeux remplis de pleurs.
Je lui tendis une pastèque,
Des souliers bleus et quelques fleurs.

Et je l'aimai sur l'Atlantique,
Durant des soirs, jusqu'à la nuit
Où, devant le phare d'Iquique,
Elle plongea dans l'eau, sans bruit.

JOHANN RIQUETUS

J' rêve des fois, quand qu' je roupille,
Que j' vois un pauv', mais là, un vrai,
Un d' Bagnolet ou d' la Courtille,
Pas un d' ces pauv' comm' j' les connais,



L'arrivée de P.-J. Thulé chez le roi nègre Curnonsky.

Un d' ces malheureux à la manque
Pour les caf' conc' ou les salons
Qu' ont des fafiots dans une banque
Et des œillets su leur balcon.

Çuilà que j' vois quéqu' fois en rêve,
C'est ben un pauv' qu' a pas d' pognon,
Pas d' quoi bouffer et qui en crêve,
Et qu' a pas d' bloum comm' les meugnons.

Y vient jacter et y m'engueule,
Y m' dit : « C'est bath la société.
Pendant qu' nous aut' on tourn' la meule,
Toi, tous les jours t'a ton tété.

« Et pour gagner mieux qu' nous ta croûte,
Quoi c'est qu' te fous, grand fainéant ?
Tu t' tourn' les pouces qu' ça me dégoûte
Et tu t' repos' sur ton séant.

« Où donc qu'alle est la République,
L'Égalité-Fraternité ?
Faut-y qu' les gens y soyent bourriques
Pour qu' t' aies toujours ed' quoi croûter.

« Tu fais des vers qu' c'est eun' misère ;
Y val'nt mêm' pas les baths chansons
Qu'on m' faisait lire à la primaire
Quand c'est qu' j'étais un tit garçon.

« T' es un penseur et un prophète
Avec ton bloum, avec ta r'ding ;
D' Not Seigneur Jésus t' as la tête ;
Tu paies mêm' pas un' glass su l' zinc.

« Tout ça qu' tu dis c'est des histoires
Pour fair' marrer les proprios.
Quéqu' tu connais d' la débin' noire ?
Qui qu' c'est qui t' donne un vrai tuyau ?

« T' es un faux frère. T' es là qu' tu chialles
Tous les huit jours dans *Comœdia*.
Quéqu' ça nous fout l'amour filiale ?
Tu gagn' du pèze à hue à dia

« Et tu digères bien tranquille.
Au fond t' es rien qu'un sal' borgeois.
T' es l' protégé des sergents d' ville,
Tu pay's l'impôt, tu suis les lois.

« Viens donc eun' nuit avec mezique ;
On se pieut'ra en d'sous des ponts
Et t'entendras la bell' musique
D' la Sein' qui roule des bouchons.

« Viens voir, si c'est qu' t' as pas les foies.
Eh ! toi qui pos' à l'écrivain,
On te l'fra voir c'qui faut qu' tu voyes.
Tu rigol'ra l'lend'main matin. »

Et y m'engueul' comm' ça quand j' rêve,
Et quand j' roupille ed'dans mon pieu,
C' pauv' bougre-là qu' est un qui crève,
Un malheureux, un triste vieux.



La maison de campagne de Johann-Riquetus

(Cette maison de campagne n'a jamais existé que dans l'imagination du poète et nous devons cette photographie à la bienveillance des esprits qui aidèrent toujours les collaborateurs de ce livre et leur prêtèrent parfois un éclair d'intelligence.)

Et y m' fait peur, tant j' suis sensibe,
C' pauv' qu' est pas un pauv' à la noix,
Et je m' réveill' qu' c'en est terribe
Quand c'est qu' j'entends parler sa voix.

Alors je m' cogn' sur la poitrine,
Et j' fais mon p'tit *Mea Culpa.*
Y gn'a pas d' pauv' dans ma combine ;
Moi, les vrais pauv', j' les comprends pas.

C' qui m' faut à moi, c'est l' misérable
Des vieux romans, fait au chiqué,
Un misérab' qu' aurait pas d' table
Et pas d' reding' et l'air minable.
Rien à fair' j'ai les pieds nickelés.

Gn'a pas à dir', gn'a rien à faire,
J'suis ben tranquill', qu'on m'embête pas,
J'aim' pas l'odeur ed' la misère ;
S'y n'ont pas l' tub' su la caf'tière,
Moi, les vrais pauv', j' les comprend pas.

A la manière de JOHANN RIQUETUS

PAR

ARISTIDE BRILLANT

La Babillarde du Grifton

C'est de la taule que j' t'écris,
O ma p'tite môme, o ma gironde,
A toi qu' j'aime mieux qu' les jésus christ
Qu' mon dab sortait de sa profonde
Pour m' les donner quand j'étais p'tit.

J' sens qu'y lansquin', j' t'écris d' la taule,
Et tes mirett's all' vont pisser
Quand j' t'aurai dit sans fair' l' mariolle
Comment que je m'suis fait poisser.

J' peux rien t' cacher, t'es ma ménesse
Et j' suis ton mec, j' t'ai dans la peau ;
T'es pas boudin, ma bath gonzesse,
Mais c'est nibé d' fair' le loupiot.

Quand j' radinai à la Bastoche,
Y a pas huit jours, pour t' surbiner,
C'est qu'un salop, un' sal' gueul' moche,
M'avait dit qu' tu m' faisais des traits.

J' sais pourtant ben qu' t'es pas eun' môme
Qu' fait des paillons à un grifton,
Seul'ment un mec comme est sa pomme,
Qu'a pas les foies comme un lardon,

Faut pas qu' deux heure' on lui jaspine
Pour qu'y rappliqu' fair' du raffut,
Et j' voulais piger la combine.
Voilà pourquoi que j' suis r'venu.

J'ai radiné jusqu'à ta lourde
Sans même t'avoir collé rancart,
Et j' t'ai rembroqué d' l'esgourde
Mon lingue ouvert comm' par hasard.

Y avait qu'un birb' dans ta carrée,
Et j'ai bouclé, j' pige l' bisness.
En m'écoutant tu t' s'rais marrée.
Valait mieux m' raquer un londrès.

Plutôt que d' te chercher des rognes
Et de nous faire remoucher
Mézigue et toi par quelques cognes
Alors sans t' voir j' me suis barré.

. . . .

J'ai radiné dans l' brun à Lille
Ousque je suis en garnison,
Mais v'là, j'avais quitté la ville
Sans même d'mander la permission,

Et j' sortais pas plus tôt d' la gare
Que j' suis tombé just' sur le pied
D'ma section qui, sans crier gare,
M' dit' « D'où qu' tu viens ? — J' rentre au quartier ».

Que j' lui réponds. Mais v'là qu' ce lâche
Y m' dit comme ça : « C'est l' tourniquet. »
« Et ben, qu' j'y dis, t'es qu'une vache,
Un crèv' la faim, un rempilé. »

Là d'sus voilà qu'y fait des magnes,
Qu'y veut m' piger par mon grimpant,
Qu'y parl' de Biribi, du Bagne,
Pour m' donner l' taf, c' vendu, c' rampant.

Moi j'ai vu rouge et ma rallonge
Au bout du bras, j' me vois encor,
Quand dans son bide je la plonge.
Il est tombé, il était mort.

Alors, j'ai vu courir les pantes;
Y s' sont mis vingt, dont un doublard,
Pour me poisser; moi quand ça m' chante,
Faut pas m' la fair' si j'en ai mar'.

Et maintenant j' t'écris d' la taule,
Ma pauve tite môm' qui n'a pus d'mec.
Les rats vienn'nt me bouffer les grolles.
J' suc'rai pus jamais ton p'tit bec.

J' peux pas fumer même une sibiche,
J'ai pas d' souffrante et pas d' tabac;
Un glass de flott' c'est tout c' que j' liche.
J' te verrai plus su l' rad' là-bas.

C'est p't' êt' ma dernièr' babillarde.
J'ai eu la c'ris', faut pas chialler;
Maint'nant qu' j'y suis, comme il me tarde
D' tout planquer là et d' me barrer.

On n'ira plus fair' des balades
Bras d'sus bras d'sous à Bagnolet
On s' foutra plus des engueulades,
Ni des torniol's, ni des baisers

Y m' reste un fafiot et deux thunes ;
J' t' les f'rai porter par un poteau.
T'étais ma môme ! O ma p'tite brune,
Pourquoi faut y r'froidir si tôt ?

Dégois' l'histoire aux vieux aminches.
Moi j' vais briffer encor' un' fois,
Et pis p'têt bien qu'ce s'ra la grinche
Et qu' moi aussi j' port'rai ma croix.

Et on m' mettra dans la grand' fosse,
Loin d' la Bastoche, et j' pourrirai
Sans un copain... J'entends les crosses
Qui sonnent là sur le parquet.

Adieu ! ma môme, ma p'tite gironde,
C'est bien toi qu' j'avais dans la peau,
J' me fous pas mal du rest' du monde,
T'étais ma part, t'étais mon blot...

Et j' termine là ma babillarde,
J' bais' tes mirett', tes seins meugnons.
Faut pas chialler, sois pas chignarde,
Y va crever ton p'auv' grifton.

Mais on crève tous. Que l' daron t' garde
D' la vingt et une et t' fasse trouver
Bientôt un mec à la redresse.
Adieu, la meilleur' des ménesses,
Ton pauv' grifton y va crever.

LES
DISCOBOLES

Les Discoboles

Nous entendions parler depuis longtemps d'un club de poètes qui se tenait, disait-on, dans les caves de la Nouvelle Sorbonne; souvent, la nuit, nous avions rôdé autour du grand quadrilatère sinistre, mais sans percevoir la moindre lueur ni le moindre bruit et, toujours, désespérés, nous venions nous échouer devant un bock à l'Académie de Billard qui fait face à l'École des Chartes.

Un jour, enfin, nous aperçûmes, se glissant le long des murs, un petit homme chevelu et barbu à souhait, coiffé d'un feutre immense et vêtu d'une longue redingote dont les basques effrangées traînaient à terre. Nous ne doutâmes point un instant d'avoir rencontré un poète (1); nous le suivîmes, par l'entrebâillement d'une porte, sur la rue Saint-Jacques; il se glissa dans la Galerie Richelieu, où nous l'accompagnâmes après avoir enlevé nos manchettes, frotté nos cols avec de la cendre de cigarette et ébouriffé nos cheveux déjà rares.

(1) N'est-ce pas ainsi, en effet, que s'habillent nos meilleurs poètes M. Henri-Mathurin de Reigner, M. Foulong de Vau (d'Oyer), M. Émile Han Rio (de Janeiro) et tous les Boulangers de la capitale ?

Nous arrivâmes ainsi, après avoir suivi ces galeries étranges, dans un souterrain mal éclairé par des lampes fumeuses et dans lequel une quinzaine de poètes, parmi lesquels nous reconnûmes tous nos maîtres, s'entraînaient à lancer le disque dans des poses adéquates et propitiatoires, sous la direction de deux universitaires connus : M. Lang-Son et M. Brunehaut. Cette occupation ne manqua pas de nous surprendre fortement, mais, pour ne pas attirer l'attention, nous nous mîmes également à lancer à toute volée les disques d'ébonite qui volaient à travers la salle comme des chauves-souris au crépuscule.

Puis, brusquement, le jeu s'interrompit. On sortit d'une armoire un appareil extraordinaire, une sorte d'immense trombone à pavillon évasé, et, chacun à son tour, les joueurs se mirent à déclamer des vers. C'était moins drôle, mais la politesse nous obligeait de rester là. Et puis, comme on venait de nous apprendre qu'il s'agissait d'enregistrer pour nos neveux la voix des Grands Poètes de ce temps, nous pûmes espérer qu'à la faveur d'une inattention quelconque, on enregistrerait aussi nos voix.

Ce fut M. **RENÉ GILLE** qui commença en ces termes :

..... Guttural
Se crispe l'abdomen irréfléchi des mondes
Minuscules! et les lunes tournant leurs rondes
Liquides et l'Idiot sous les orteils duquel —
Quand au fond de la cave il a cueilli le sel! —
Germe ou grandit la mamelle de Tout
(Flamme,
Rien dans les doigts, rien dans les poches, rien dans l'âme,
Agenouillement plan et relevé hélant)
et la
Barbe, et le rasoir, et le savon, ce blaireau-là
Posé...

M. René Gille continua durant trois quarts d'heure sur ce ton, mais nous nous étions depuis longtemps endormis. Quand nous nous réveillâmes, un nouveau poète avait pris la place de M. René Gille; on voulut bien nous dire que c'était M. **JEAN BROYÈRE**. Il achevait sa lecture et nous ne pouvons par conséquent donner que la fin de son admirable poème :

J'ai délaissé la morne et languide Phalange
Palme! et j'ai vu sombrer dans la maison un ange
Frère de Narcisse où jaillir de vains désirs
Pour les mains et les mains qui le voudraient saisir
Avec les voix encor — Amour! — de conscience
Qui m'écoutaient dans l'unanime patience,

Martyrs et doux sonneurs des sonnailles de foí,
Or brutal et maisons qu'enguirlandent la loi
Nue et nue, oh! dans l'âme une âme d'oriflamme,
Et mon cœur qui toujours s'immobilise! Brahme.

Nous applaudîmes en toute conscience, et le poète applaudit lui-même à l'aide d'un instrument spécial qui faisait un bruit extraordinaire, ce qui ne manquera pas de faire croire à nos petits neveux que M. Jean Broyère fut le plus grand de nos poètes, puisque le plus applaudi.

Après lui, M. **ÉMILE VERHÉRIEN** se plaça devant le pavillon et annonça : *Les Chemins de fer*, poème lu par M. Émile Verhérien, de la Garde Républicaine.

Ce que c'est que l'habitude du phonographe! Voici le poème :

Les Chemins de fer.

Les rails dessinent des chemins
Interminables au lointain,
Les rails dessinent des routes scintillantes
Et qui serpentent, qui serpentent,
Les rails dessinent des chemins
— Je le dirai jusqu'à demain —
Où courent les locomotives,
Toujours, toujours, toujours actives.

Poteaux semblables aux gibets,
Poteaux mélancoliques où le vent souffle et siffle,
Poteaux en I, poteaux en A d'alphabet,
Poteaux que la tourmente gifle
A chaque isolateur ;



Emile Verhérien ()
(De la Garde Républicaine.)

Poteaux qui montrez la route,
Et fils qui portez le bonheur, le malheur,
O tous les rires et tous les pleurs
Que vous avez déchainés dans l'âme pleine de doute.

Voici l'été brûlant et plein de chaud soleil,
Avec les grands mouchoirs grâce auxquels on s'éponge.
Oh! tous ces voyageurs dont l'exil se prolonge!
Oh! tous ces télégrammes sans aucun pareil (1),
Dont pas un seul qu'envoie
L'ami qui m'annonce un bon pâté d'oie.

O tous ces noms de gare égrenés en chapelet,
Toutes ces petites gares,
Ces noms de gares tous si laids,
Ces noms de maux, ces noms de tares,
O tous ces noms qui vous crient gare,
Tous ces poteaux qui sont dressés
Pour on ne sait quel criminel aux membres brisés!

Voici l'été avec sa nuée de touristes
Qui ont l'air tristes, tristes,
Et dont les yeux fixent au loin,
Par la portière aux vitres baissées,
La maison à regret laissée,
Pour occuper un mauvais coin.

Les gares, les poteaux, les rails et les touristes,
O l'identique procession
Qui passe et repasse dans les mêmes méditations,
Les gares, les poteaux, les rails et les touristes
Dites, n'est-ce pas un sujet à faire des vers

(1) *Sic.*

Quand on n'a plus rien à dire
Et que quand même on ne veut pas rire,
Parce qu'il faut toujours écrire,
Et se mettre la cervelle à l'envers?

Et l'été, avec les touristes qui sortent,
Ouvre d'une main bienfaisante ma porte,
Pour m'offrir un prétexte à ce poème long,
Et l'été si gentiment me réchauffe et m'éclaire,
Espérant qu'il rendra ma phrase un peu plus claire.

Mais au dehors le ciel est toujours bleu, toujours rond.
Voici les rails, les gares, les touristes,
Et toujours la procession
Des poteaux gris et des fils tristes
Qui transportent les volts, les ampères, les ions.
Voici les rails comme des routes
Interminables au lointain,
Et moi j'achève coûte que coûte,
Et les rails scintillent en traçant des chemins.

A M. Émile Verhérien succéda M. **ANDRÉ FONTÈMAS**. Mais nous avions chaud et nous allâmes faire une petite promenade. Lorsque nous revînmes, nous assistâmes à un spectacle pénible. M. **JACQUES STUART MERRY DEL VAL**, que nous admirons et qui a la manie des allitérations, comme on le sait, était devenu complètement fou en improvisant son poème.

On ne pouvait l'arrêter ; il récitait les trois dernières strophes sur un ton de plus en plus saccadé, et nous ne donnons ces strophes ici que comme un exemple de ce que peut produire l'abus du procédé :

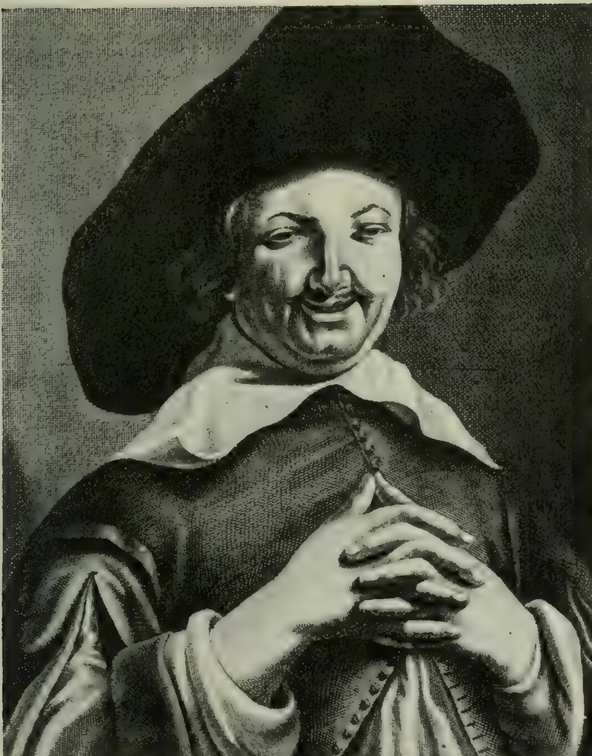
Le seul soleil s'élève au solstice sans lune.
Boule blonde ballante au bout des arbres bleus,
Comme une frêle et grise et plate et propre prune
Qu'un ange enjoliva de grands jours anguleux.

Plus ne pleure la pluie aux plaques plangorantes
Des gares. Il est tard ; par hasard, quelque part
Tète une fillette avec des têtes d'orantes.
Dès que tintent les dés, Dédé, c'est le départ.

Rat et dot, baie et gai, je bégaie et radote,
Le radeau, la pagaie et voici un rat d'eau,
Ce papegaie aussi qu'il faudra que je dote,
La sagaie était gaie ; il fait clair au Prado.

On dut emporter le poète après lui avoir passé la camisole de force.

Pour nous remettre de ce pénible incident, nous entendîmes heureusement un poème admirable de forme et de pensée de M. **SIDOINE APOLLINAIRE**, que voici :



Sidoine Apollinaire.
(Par son maître Bonnat.)

LOUANGE D'ARCHIPENKO

Les vieux tuyaux de poêle
Qui grincent tout là-haut

Célèbrent cette étoile
Le Grand ARCHIPENKO

La terre tourne vite
Tout autour du soleil
Et j'ai ma tête vide
Qui tourne tout pareil

Archipenko
Tu es un frère
Le beau coco
A sa mèmère

Les vieux trottoirs roulants de la sous-préfecture
Dans les cafés on boit toujours les mêmes mauvais cocktails
Elle a été belle autrefois
Mais elle m'a envoyé promener
Et je suis allé voir l'endroit
Où les guerriers apprennent à jouer tous les jours du buccin
Il faut avoir vu ça

Le beau petit modèle
Qui a des cheveux verts
S'embarque avec Adèle
Demain pour Peischawer

Le tourniquet
De mon amie
Est détraqué
C'est une scie

Tes cors coupés sur le pied droit
Je les ai vus l'année dernière
Quand nous avons été chez Astruc
Voir danser le Sacre du Printemps de Stravinski
Un soir où nous étions gais

Les débardeurs emportent
Ses sacs et ses colis
Une servante accorte
Sourit d'un air poli

Le tourniquet
De mon amie
Est détraqué
C'est une scie

Tes petits seins mignons pendent sur tes genoux
Concombres délicats et je n'aime que vous
Alors j'ai pris le cheval de fiacre le long du trottoir mordoré
Et vert la midinette
Fumait une cigarette de foin coupé

Le beau petit modèle
Qui a les cheveux verts
S'embarque avec Adèle
Demain pour Peischawer

Tu prendras le métro au boulevard Raspail
Les trois drapeaux anglais ne mange pas tant d'ail

Et je lui ai parlé à cœur ouvert
Cheval, cheval de fiacre
Tu ne voudrais pas faire marcher les gens
Moi qui le voudrais tant
Veux-tu que nous échangions
Ma muse et ta musette
Il me répondit
Que dans sa musette il y avait de l'avoine
Et dans ma muse hélas du foin

Le tourniquet
De mon amie
Est détraqué
C'est une scie

Là-dessus irrité j'ai usé d'un édicule
Qui ressemblait à une orchidée épanouie et gigantesque

Il paraît qu'elle pose
Chez quelques humoristes
Ça me fait quelque chose
Car au fond elle est triste

Le tourniquet
De mon amie
Est détraqué
C'est une scie

As-tu bien demandé leur acte de naissance
La plus jeune est la mieux et s'appelle Florence

Le liseron grimpait le long de sa colonne vertébrale
Un merveilleux support
Il pleure parce qu'on l'a appelé cochon au téléphone
Il vient d'ouvrir un Bowling 314 et 268



Pol Fort.
(Après la distribution des récompenses.)

Petite amie aux grands yeux bleus
Oh petite amie aux grands yeux bleus
Oh

Je n'ai plus de négresse
Pour blanchir mon plastron

Elle était la maîtresse
D'un laid petit mitron

Le tourniquet
De mon amie
Est détraqué
C'est une scie

La séance se termina enfin par la récitation suivante à deux voix de

POL ET SÉMA FORT

Cette fille elle vit, vit bien de ses amours.
Elle n'avait trouvé personne, personne encore au point du jour.
Elle s'est couchée toute seule, toute seule en ses atours,
Elle s'est couchée toute seule, toute seule en son grand lit,
Elle s'est relevée gaîment, gaîment à la chute du jour.
Elle a chanté gaîment, gaîment : « Encore un tour,
« Moi la fille je vis, je vis bien de mes amours. »
Elle a recommencé, recommencé comme tous les jours (1)...

Nous nous apprêtions à réciter à notre tour un génial poème de notre composition, mais on nous mit à la porte sans égard.

(1) Et le poète a également recommencé sa chanson chaque jour, jusqu'à ce qu'on l'ait nommé prince. De la sorte tout le monde est content.

LES VIVANTS
ET
LES MAURES

Les Vivants et les Maures

OU L'ÉCOLE ADÉQUATISTE

MATHIEU LACOMTESSE. — EDMOND GOUJON. — JOSEPH-MARIE NETTI.
VALENTINE DE SCHAMPOING (portrait). — *LORANG-TAILLADE.*
MAURICE METTRELINGUE. — HENRI BATHAILLE.

Aux environs de l'an 3000 avant Jésus-Christ, un philosophe arabe dont le nom n'est malheureusement plus présent à notre mémoire, et en l'honneur duquel nous ne nous fatiguerons pas à faire de longues recherches dans le seul but d'instruire des lecteurs qui s'en désintéressent complètement, publia un volume intitulé : *El Ktab men ed-Dar*. Nous n'avons jamais lu ce livre, nous l'avouons sans fausse honte, et nos lecteurs ne nous tiendront pas rigueur de cet aveu dénué d'artifice et si rare aujourd'hui. Nous ne l'avons pas lu pour de multiples raisons, une trentaine environ, dont la moins importante est que nous ne savons pas plus le premier mot de la langue arabe que le dernier traducteur des *Mille et une Nuits*. D'autre part, notre éducation première, uniquement orientée vers la culture inten-

sive du datura comestible, nous a heureusement dispensés d'aller nous faire écraser les pieds ou de risquer l'étouffement aux cours sorbonifères de nos meilleurs philosophes. Nous n'avons donc jamais entendu parler du contenu de ce volume, et si nous le citons, c'est que l'an dernier, l'un de nous, par une aventure fréquente, se trouva mêlé involontairement à une conversation téléphonique entre un jeune souverain de passage à Paris et l'une de nos plus ravissantes divettes. Le titre du volume se trouva jeté négligemment dans la conversation par la jeune femme et nous résolûmes de l'utiliser à la première occasion, ce qui est fait aujourd'hui. Le progrès est décidément une belle chose.

De la théorie qui fut sans doute émise dans ce livre est sortie tout entière l'école adéquatiste, appelée aussi, nous n'avons jamais su pourquoi, l'école des Vivants et des Maures. La seule explication possible serait que justement les écrivains qui se rattachent à cette école continuent de respirer, tout en appliquant les théories du philosophe arabe (ou maure) cité plus haut.

Les principes directeurs de cette école, tout d'abord un peu flous, se sont précisés peu à peu en se réduisant d'abord à quelques règles essentielles, lesquelles, par un phénomène naturel et pour ré-

pondre à cette tendance qu'Hippolyte Taine et Renan estimaient devoir être celle de la philosophie future, se sont fondues en une seule, affluents confondus dans un fleuve magnifique, qui se jeta dans la mer lumineuse de l'argyroplastie universelle, pour laisser aux disciples du fondateur la liberté absolue qui caractérise aujourd'hui les Vivants de la République française et les Maures du Maghreb oriental.

Le meilleur et le plus connu des poètes adéquatistes est, sans contredit, M. Jean Écart, à qui son œuvre abondante et sans cesse renouvelée a valu depuis longtemps le qualificatif de Grand, réservé jusqu'alors aux conquérants. Mais n'est-ce pas une conquête admirable que celle qu'il a victorieusement poursuivie sur les grands ennemis de la littérature : la médiocrité, la banalité, la platitude ?

Nous espérions pouvoir publier ici même son plus récent poème, qui eût été l'illustration d'une théorie que nous aimons par-dessus toutes les autres. Mais le Maître est récemment parti aux îles Sandwich pour disputer, dans un match impatiemment attendu, le titre de champion du Monde au poète Rabindranath Tagore. L'autorisation que nous lui avions demandée a dû être accordée, car nous avons reçu avant-hier une dépêche chiffrée, qui ne peut émaner

que de lui ou du Grand Turc, à la solde duquel nous avons dû nous mettre pour ne pas mourir de faim. Malheureusement la lecture d'un télégramme chiffré n'est pas à la portée de notre faible science. Il eût fallu recourir à quelque professionnel qui nous eût demandé au moins cinquante sapèques et nous n'aurons d'argent que quand l'éditeur du présent volume aura bien voulu nous en donner. Nous nous trouvions donc en présence de ce dilemne :

Le volume ne peut paraître que si l'on traduit la dépèche, et la dépèche ne peut être traduite que si l'on publie le volume.

Enfermés dans ce cercle vicieux qui avait pour centre notre porte-monnaie vide et pour circonférence notre esprit inquiet, nous eûmes le plaisir de rencontrer l'éminent professeur Pawlawsky, de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, qui prit pitié de nous, sortit de sa poche un tableau noir, un morceau de craie et une éponge, se livra à des calculs très compliqués d'où il résulta qu'en faisant dans l'équation proposée $A = a + 246\, x \frac{3\ x\ e'}{606}$ et en donnant à x une valeur $= \pm \infty^6$, nous pouvions sans grand inconvénient supprimer l'inconnue, c'est-à-dire la dépèche et par là même le poème, ce que nous

fîmes, la mort dans l'âme, nous excusant auprès du Maître.

Si nous avons insisté sur cette mésaventure, c'est que nous connaissons la malveillance de certains esprits inquiets qui nous eussent accusés de partialité, reproche auquel nous n'aurions pu répondre que par un envoi de témoins, extrémité qui nous fera toujours reculer, car on voit à chaque instan des gens se tuer avec des pistolets qui n'avaient pas l'air chargés.

Ceci dit, revenons à l'école adéquatiste. A vrai dire, ces digressions nous rendaient un immense service en nous permettant de cacher plus longtemps notre ignorance. Nous ne savons rien sur les Vivants ni sur les Maures. Nous avions pensé démarquer purement et simplement un article de l'éminent critique Jules-André-Michel-Ernest-Jacques-Charles-Émile, paru il y a quelques semaines dans le supplément littéraire du *Combat Cégétiste*. Mais on jugera par le début de cet article, reproduit ici, que nos lecteurs n'en auraient pas été plus avancés :

« Je n'ai jamais rien compris à la littérature, — écrivait l'éminent critique, — encore moins à la poésie. Pour moi, il n'y a que des questions personnelles, des amitiés ou des antipathies; ces dernières étant de beaucoup les plus nombreuses, je le dis sans

fausse honte. Lorsque je lis un livre de M. Maurice Barrès, il m'indiffère absolument de saisir ou d'ignorer ce qu'il a voulu dire ; une fois pour toutes, j'ai juré de déverser sur lui le trop plein de bile aigre qui m'étouffe, et j'accomplis ma tâche en conscience, dans les limites qui me sont imposées par les traités de publicité que le Directeur éclairé de ce journal peut avoir signés avec les différents éditeurs. Ceci dit, une fois pour toutes, parlons de l'école adéquatiste, etc..., etc...

« Laissons de côté M. Jean Écart ; il est de l'Académie, je n'en serai jamais, il n'est donc pas intéressant..., etc... »

L'article continuait sur ce ton durant quatre colonnes ; nous avons jugé bon de ne pas en citer davantage pour ne pas nous faire les complices de ce coco. Malheureusement, nous n'avons de ce fait rien à dire sur l'école que nous nous étions proposé d'étudier. Qu'à cela ne tienne ; nous allons citer des œuvres. Cela ne vaut-il pas mieux ?

MATHIEU LACOMTESSE

Nous commençons par des œuvres de Mme MATHIEU LACOMTESSE, qui a refusé de nous payer la somme

que nous lui demandions pour rédiger dignement sa biographie (1).

Regrets à Bergame

Il pleut sous la porte cochère
Du palais Aldobrandini;
Des enfants portent des torchères;
Je ne sais plus bien qui je suis.

Je laisse, sur mes mauves ongles,
Traîner, bondir mon regard d'or,
Comme bondissent dans les jungles
Les petits tigres de Bangkor.

Quelle douceur le crépuscule
Dispense aux soirs de Guastalla!
Une heure sonne aux Camaldules
L'agonie du soleil lilas.

On est divine, on est inerte.
On pense au jour où l'on mourra...
Il traîne dans la chambre ouverte
Un frais parfum d'angustura.

(1) Le même jour elle refusait, du reste, l'abonnement à *La Flora*, Revue des Grasses. Qu'est-ce qui lui pend au nez!

Hélas! sous quelle lassitude
Mon cœur, ce soir, vous ployez-vous?
C'est le désir d'un sort plus rude
Qui vous fait tomber à genoux.

Ah! n'être plus qu'une humble femme
Du tendre bourg Serpa Pinto
Qui vient au marché de Bergame
Vendre son miel et ses gâteaux;

Marcher pieds nus sous les platanes,
Le long du jour, bien loin, bien loin;
Remplacer par un petit âne
Mon groom nègre, René Giloin;

Près de la languissante église
Où se pâma la Crescenzi,
Vendre avec la molle cerise
Le brugnon jaune et cramoisi;

En potagères pyramides
Échafauder dans l'air poissé
Le coing lisse, la pêche humide,
Le covercoat rose et glacé...

Alors de belles étrangères
S'approcheraient d'un air rieur
Et, me jetant des pièces claires,
Emporteraient mes fruits, mes fleurs.



Mathieu Lacomtesse.

Et moi, tremblante paysanne,
Surprise devant ces sequins,
Je dirais à mon petit âne :
« Tu es plus savant que Giloin. »

« Et ces dames aux belles robes
Sont-elles pas, cher compagnon,
Plus poétiques et plus probes
Que mes sœurs d'au delà les monts,

« Oui, que mes sœurs les poétesses,
De Châteauroux ou de Paris,
Qui me pillèrent mes richesses
Sans m'en laisser jamais le prix? »

La Mosquée au toit d'or languide...

La mosquée au toit d'or languide
Est une ombrelle de soleil...
Je m'éveille, comme Atalide,
Dans le sérail rouge et vermeil.

Un bourdon noir entre et lancine
Mon fugitif et tendre émoi...
Les amoureuses de Racine
N'auront pas plus aimé que moi!

Moins que devant une anémone
Je défaille si je ressens
Le désir fauve d'Hermione
Brûler mes os, boire mon sang.

Les chaudes nuits de Salonique
Ont pour mon corps plus de moiteur
Que la décevante tunique
Que Phèdre presse sur son cœur.

Et je suis devant toi, cher être,
Comme Esther quand elle apparut,
Grave et triste, devant son maître,
Le beau monarque Assuérus...

Corps oppressés, yeux en amandes
Couleur de khol et de cédrat,
Vous tendez, comme une guirlande,
Vers un ciel où nul n'atteindra

Vos cœurs qui sont une corbeille
D'œillets et de pois de senteur
Et qui vous rendent si pareilles
A votre inexprimable sœur.

Vous êtes mes pharmacopées,
Mes parfums, mes Ides d'azur!...
Toutes vos folles mélopées,
Comme un fleuve orageux et pur,

Baignent cette âme que transporte
L'amour du beau plaisir charnel :
Il n'est pas besoin d'être morte
Pour que ce goût soit éternel.

EDMOND GOUJON

Nulle destinée ne nous apparaît plus tragique que celle d'Edmond Goujon à ses débuts. Désireux de servir la France, la plus grande France, il s'engagea à dix-huit ans dans un régiment de tirailleurs sénégalais. C'était en été; le médecin-major et le commandant du bureau de recrutement, qui portaient des conserves noires, ne s'aperçurent pas de la supercherie et — sa stature peu commune chez les hommes de race blanche, son visage penché, au prognatisme inquiétant, aidant — Edmond Goujon fut affecté au 44e régiment d'argyraspides congolais en garnison à Lash-Appell. Hélas! dès qu'il eut rejoint ce poste, après des mois de voyage, l'administrateur de Lash-Appell, Georges Sordes, un nom que l'on doit retenir, s'aperçut qu'Edmond Goujon était un faux nègre et que, seuls, des travaux en sous-main pour des littérateurs notoires avaient pu lui faire attribuer cette qualité. Georges Sordes exigea alors qu'Edmond Goujon fût licencié.

Le malheureux se trouva en pleine brousse, perdu, sans un sou, sans la possibilité de se livrer à son ancien métier de pick-pocket, les nègres n'ayant ordinairement pas de poches et les sarigues, d'ailleurs



La kasbah d'Edmond Goujon à Halifax.

absentes, pas de porte-monnaie. Il songea un instant à faire la traite des blanches, ce qui prouve bien son manque d'idées pratiques, le Congo ne comptant que fort peu de femmes blanches et celles-ci donnant un lait très rare en raison de la température. Alors, Edmond Goujon partit à l'aventure. Durant des mois, il erra dans la forêt vierge. Quand il en sortit enfin, il était méconnaissable. Il eut la chance de rencontrer

deux explorateurs, les frères siamois Isola-Bella, qui le ranimèrent et le confièrent aux xypophages Pax and Simplex Lischer's. Ceux-ci, après lui avoir parcimonieusement coupé un morceau de pemmican, lui communiquèrent quelques journaux. Il apprit ainsi qu'il avait été élu à l'Académie Française.

Aussitôt, retrouvant de nouvelle forces, il roua de coups ses deux bienfaiteurs, leur vola leurs provisions et leur radeau et prit le chemin de Paris en coupant au plus court. Il arriva ainsi, huit jours après, à Sumatra, sa première étape.

Mais, là encore, des déboires l'attendaient. Le consul d'Albanie, Roland d'Orgelès, le prenant pour un des *Skipétars* chargés d'assassiner le prince héritier Anatole de France, le fit arrêter par son préfet de police Pierre Custaud, athlète et aviateur, et ne consentit à le relâcher que contre l'abandon d'une épingle de cravate faite d'une dent entière d'éléphant. Edmond Goujon put repartir à bord du cuirassé *Humanité*, qui croisait dans les parages, et sur lequel l'amiral Raymond Groc voulut bien l'admettre. Il arriva ainsi à Paris, mais trop tard pour prononcer son discours de réception, et, suivant les principes de l'étrange association qui se réunit au bout du Pont des Arts, il ne put qu'entendre lecture de sa radiation.

Il résolut alors de faire de la littérature et prit quel-

ques leçons de Poétique à l'école Sterlitz-Pigié. Les résultats furent remarquables. Chez ce sujet admirablement doué, se vérifiait le vers de Juvénal :

Quidquid tentabat scribere versus erat (1).

Edmond Goujon décrocha rapidement sa licence poétique et mit en vers tout ce qui peut s'écrire : les recettes de cuisine, les professions de foi électorales, voire les discours de M. Jaurès, et, les commandes affluant chaque jour, il dut bientôt s'adjoindre quelques secrétaires. C'est ainsi qu'ayant retrouvé les frères P. et S. Lischer's, il les prit à ses gages.

Aujourd'hui, la raison sociale Edmond Goujon and C° est une des plus florissantes de la place de Paris ; elle livre des travaux remarquables en tous genres avec une célérité qui n'a pas manqué d'étonner les gens mal intentionnés, incapables de comprendre les secrets de la fabrication. Nous allons les révéler ici, suivant notre habitude et sans exiger aucune rémunération.

Edmond Goujon est un sage ; il a d'abord constitué un capital en publiant trois volumes de vers : *Les Angles des Turnes*, *Le Village penché* et *La Pommade* ; puis il s'est mis à exploiter ce capital, c'est-à-

(1) « Celui qui tentait le scribe était un ver. »

dire qu'avec les vers déjà publiés, il fait de nouveaux poèmes inédits. En voici un exemple pour lequel nous nous sommes appliqués à relever dans ses précédents volumes la place déjà occupée par chaque alexandrin :

Paris

Tu trembles, je te sens frémir lorsque j'écris (1),
Troublant ma chair qu'oppresse une douleur physique (2),
Et ta rumeur terrible et géante, ô Paris (3),
Est un vaisseau chargé de rêve et de musique (4).

O Paris, centre illustre où tant de force bout (5) !
Où fiévreux le génie attise son délire (6),
Je m'approche de toi, dans ta splendeur debout (7),
Et mes bras frémissants portent la grande lyre (8).

Là bas, l'Arc de triomphe immense et délabré (9)
Et qui baigne dans l'or sa forme colossale (10),

(1) *Le Village penché*, page 255.
(2) *Id.*, page 180.
(3) *Id.*, page 255.
(4) *La Pommade*, page 29.
(5) *Le Village penché*, page 258.
(6) *Id.*, page 258.
(7) *La Pommade*, page 168.
(8) *Les Angles des Turnes*, page 84.
(9) *Le Village penché*, page 246.
(10) *Id.*, page 266.

Comme un halluciné, pâle et transfiguré (1),
Avec le feu puissant de ta force s'exhale (2).

Mes doigts puissants chargés d'électriques frissons (3),
Je me mêle en silence à ta vie unanime (4),
Tandis qu'autour de toi roule aux quatre horizons (5)
Ma pensée aux rumeurs de ton immense abime (6).

Je sens qu'une main pure a dirigé ma main (7);
Sacerdotal et plein d'une ferveur profonde (8),
Et bercé par ta voix de vapeur et d'airain (9),
L'esprit du feu préside à mon travail qui gronde (10).

Je marche sans savoir dans cette étrangeté (11);
Ah! parmi vous, ce cœur, lourd de feu, que torture (12)
La royauté du monde et de l'humanité (13)
Sous un double éploiement de vastes envergures (14);

(1) *Le Village penché*, page 269.
(2) *Id.*, page 266.
(3) *La Pommade*, page 158.
(4) *Le Village penché*, page 243.
(5) *Id.*, page 304.
(6) *Id.*, page 259.
(7) *Id.*, page 286.
(8) *Id.*, page 298.
(9) *Id.*, page 242.
(10) *Id.*, page 256.
(11) *La Pommade*, page 218.
(12) *Id.*, page 216.
(13) *Le Village penché*, page 273.
(14) *Les Angles des Turnes*, page 164.

Ah! qu'est-ce qu'aujourd'hui prépare pour demain (1)?
Et, fier semeur lançant la féconde poussière (2),
J'entends sonner moins haut ton effort souterrain (3)
Et crois voir la cité marcher vers la lumière (4).

JOSEPH-MARIE NETTI

Joseph-Marie Netti, de son vrai nom Durand, est né à Bâhr-Biz-Hôn (riant petit village irlandais situé à la frontière de l'Empire du Sahara) d'une antique et illustre famille d'ingénieurs-agronomes et de puisatiers calabrais qui avaient suivi Jacques Ier et sa fortune, en même temps que François Bizarre, Bide-Guint et tant d'autres célèbres aventuriers.

Hépoque éroïque (5)! Une immense et fiévreuse activité régnait dans ces pays nouvellement ouverts aux ambitions et maintenant, hélas! aussi désolés que les ruines de Palmyre, de ce fameux Palmyre-Bâhr dont Hérodote nous a laissé une inoubliable description.

L'or affluait.

Dans les tavernes de Poladhan, la somptueuse

(1) *Le Village penché*, page 310.
(2) *Id.*, page 231.
(3) *Id.*, page 282.
(4) *Id.*, page 318.
(5) Orthographe futuriste.

capitale, le moindre coltineur ne payait pas moins de 3 000 demi-reis la moindre bouteille de champagne, Moué-Zy et Hôn, carte de cuivre. Et l'on sait qu'à cette époque-là les reis cypriotes, qui sont ceux dont nous parlons, ne valaient pas moins de trois millionièmes de centimes. Des fêtes illustres et demeurées légendaires étaient données quotidiennement. De tous les coins du monde, des aéroplanes amenaient chaque soir à Poladhan, ou dans les Cités-du-Plaisir des faubourgs Péladhan, Broshadhan, Lavedhan, etc.), toute l'aristocratie de l'ancien monde, du nouveau monde, et de la moitié de chacun d'eux ; ainsi Nestor Roqueplan, Armand Fayères et une singulière créature qui fut célèbre un temps sous le nom de la Belle-au-Taureau, à cause d'une aventure qui lui était arrivée aux alentours de sa seizième année, mais dont on n'a jamais su le fin mot, parce qu'elle n'insistait pas ou paraissait gênée quand on y faisait allusion en sa présence.

Encore que le terrible tyran que fut Jacques Ier eut défendu, sous peine d'extirpation des ongles des pieds par le nombril [1], d'user dans son empire d'un autre parler que l'agrach (dialecte hispano-suisse des Aïssaouas catholicisés), Joseph-Marie Netti apprit secrè-

[1] Voir le texte intégral de l'édit aux pièces justificatives.

tement le français, grâce à la complicité d'un vieux nègre qui avait été groom chez Paul Bourgeais, quand c'était la mode chez les dandys, les lions et autres cocodès d'avoir des grooms, et des grooms nègres autant que possible.

Le poète a laissé dans *La Case de l'oncle Tom* et aussi dans les *Mémoires de Jérôme Coignard* des pages émouvantes, où sa reconnaissance pour son cher précepteur nègre s'exprime à chaque instant de la façon la plus émouvante : « Io mé rappel les souaro dé luna où il pleuvait si tellement peu que le sable il était particoulièrement dissicato où l'astro il était si broulante qué mon innstitouteur nègre il mé disait : « Esto mé rémembra lé cœur de mon bon maître Paul Bourgeais qué tellemant il était bonne et compatissante..., etc..., etc. » Il faudrait tout citer, bien que ces pages soient dans toutes les mémoires (1)...

A moins de vingt ans, s'étant aperçu que le métier de sourcier, pour lequel il s'était reconnu quelque temps une vocation, ne nourrissait guère son homme

(1) Le manque de place nous ayant obligés, à notre grand regret, à faire de cette anthologie, un recueil exclusivement poétique, nous avions prié Joseph-Marie Netti de bien vouloir mettre en vers les passages essentiels des livres auxquels nous faisons ici allusion. Il s'y est refusé, alléguant qu'il entrait dans les ordres, et nous faisant remarquer que d'ailleurs sa prose et ses vers ne différaient qu'à cause des divers artifices typographiques. Nos lecteurs apprécieront. Nous avons porté plainte. (*Note de l'éditeur.*)



L'entrée de Joseph-Marie Netti à Paris.

dans le Sahara, et ne voulant pas, d'autre part, rester à charge à sa famille, il partit à pied pour les îles Canaries, où il traita Jules Moineau de serin. On se souvient de ce duel retentissant auquel l'*Illustration* consacra une double page en trois couleurs, avec des vers d'Edmond et Maurice Roustand en frontispice et une élégie de Mme Rosemonde Girard (d'Ouville) en exergue (musique de Francis Cargo-Lichepaing). Trois jours plus tard, et bien que souffrant cruellement d'une morsure au métatarse à lui infligée par un cancrelat rouge, dans les soutes de l'*Amiral-Farrère*, cuirassier (1) de haut bord expédié pour le convoyer et même le transporter au besoin jusqu'en France, il débarquait héroïquement, sans un cri, sans une plainte, à Brive-la-Gaillarde, le 14 juillet, pour être exact, à 21 heures du matin, par un assez violent noroît, et il ne broncha pas durant le long discours que M. Lintilhac, archonte et sonneur de cloches du lieu, lui débita quand il mit pied à terre.

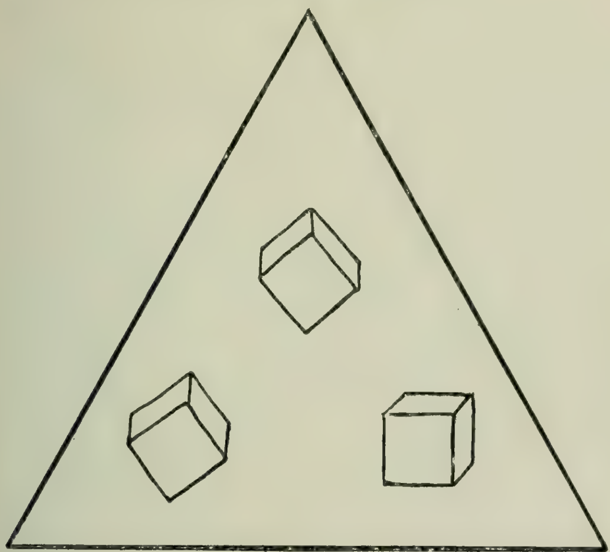
Cependant, il cherchait encore sa voie. Il trouva son chemin de Damas sur la route de Paris, aux

(1) Que nos lecteurs nous excusent, mais nous n'avons jamais pu faire comprendre aux auteurs la différence qui existe entre un *cuirassé* et un *cuirassier*. Et dire que ces gens-là, qui prennent le Pirée pour une ville, se mêlent de faire de la littérature et que nous sommes obligés de la composer! En quel siècle vivons-nous! (*Note des typographes*.)

portes mêmes de la capitale, où l'Académie des sciences, lettres, arts et agriculture de Vanves-Malakoff, ayant vu passer, lui décerna son prix annuel de poésie, le prix Archdéacon-Lapérouze... Ce fut alors qu'il prononça les mots célèbres : « Anch' io son' poeta !... » Réunissant ses légères économies de jeune homme, il acheta aussitôt un char peint en rouge, un cheval caparaçonné d'or, un esclave qui savait jouer du tambour, et, pour son usage personnel, un casque à panache écarlate, une cuirasse de pompier à cheval, des jambières en argent nickelé. Trois ans durant, on le vit circuler ainsi de Pampelune à Issy-les-Moulineaux, arrachant les dents à qui l'en priait, avec un infatigable dévouement. En mai 1937 (style futuriste), nous le retrouvons, dans la même tenue, à la porte de l'Élysée... Le locataire principal de ce palais était alors un charmant homme, un peu naïf et cardiaque par surcroît, qui, à la vue du poète, s'évanouit, croyant à l'arrivée du m'bret d'Albanie et à un oubli du Protocole... Il en mourut trois heures après. Ceci pour couper court aux racontars que suscita cette fin subite et diversement commentée.

Le célèbre manifeste du poète japonais marquis K. Nudo — Dantistes et Irrédentistes — paraissait peu après en première page des *Petites Affiches*... Joseph-Marie Netti était dès lors célèbre, puisque

son illustre confrère le sacrait hautement « maître dantesque et dantiste de l'Enfer à venir ».



Portrait de P. V. de Shampoing,
Par Joseph-Marie Netti, Sidoine Appolinaire et André Salmon Rénaque.

Depuis, la vie du poète n'a été qu'une lente et sereine ascension vers la gloire.

Nous ne reproduirons, en fin de compte, aucune des poésies de Joseph-Marie Netti, d'abord, parce que son éditeur, M. Madeleine Lemerre, s'y est opposé par ministère d'huissier, comme il fait à l'ordinaire

les jours de pluie et les autres ; ensuite, parce qu'avec une crânerie et une désinvolture qui l'honorent, M. Joseph-Marie Netti, qui apprenait si dévotieusement le français à Poladhan, au risque de sa vie, a renoncé à même se servir de cette langue dans les œuvres publiées en France et n'emploie plus que ce dialecte étrange et charmant, mais un peu obscur, des Aïssaouas catholicisés que le tyran saharien prescrivait.

En revanche — et nos lecteurs n'y perdront rien — nous donnons un dessin inédit du poète, lequel est en somme, comme Léonard de Vinci son illustre aïeul, poète, médecin, chirurgien, agronome, irrigateur, sourcier et même peintre.

LORANG TAILLADE

Pour la biographie de M. Lorang Taillade, consulter le Bottin des départements, tome III.

Ballade pour exalter l'inconsciente Boulimie

Mélant le grec et le sanscrit
Avec des airs de mouquetaires,
Tu poursuivis sans trop d'esprit
Les indulgents et les sectaires

Dans des ballades délétères;
Mais ta muse est sur le retour,
Il faut te pendre à tes patères;
Lorang Taillade, c'est ton tour.



Le plus illustre épisode de la vie de Lorang Taillade.

Jadis, l'injure te nourrit,
Mais, aujourd'hui, tu t'oblitères:
Et tu montes au pilori
Pour quelques vers supplémentaires.

Qu'éruptent donc d'autres cratères,
Tu n'es plus rien qu'un flasque tourd
Tourne vers toi tes cimeterres:
Lorang Taillade, c'est ton tour.

Imitant *verba magistri*,
En louanges égalitaires,
Pour *Comœdia* qui te les prit,
A prix réduits, tu réitères
Des articles rudimentaires
Polis tels pastels de Latour;
Mais il faudrait des commentaires:
Lorang Taillade, c'est ton tour.

ENVOI

Prince d'allures pamphlétaires
Qui ne fus aigle, mais vautour,
On te voit dans les ministères
Pour des provendes salutaires:
Lorang Taillade, c'est ton tour.

MAURICE METTERLINGUE

Cet auteur nous est absolument inconnu; nous le soupçonnons fortement de n'avoir jamais existé que dans l'imagination maladive du plus jeune d'entre nous, lequel a sucé avec le lait de sa nourrice le

mauvais venin de la fantaisie. Quoiqu'il en soit, un nommé Maurice Metterlingue nous ayant adressé sa part contributive, nous ne pouvons moins faire que de publier l'interminable poème ci-dessous qu'il avait joint à son obole avec une indiscrétion de mauvais aloi.

1396e chanson

J'ai chanté longtemps, mes frères,
Sans savoir pourquoi,
J'ai chanté cent ans, mes frères,
Pour ne rester coi.

J'ai chanté mille ans (1), mes frères,
Et mon esprit las
M'a dicté des mots, mes frères,
Qui n'existaient pas.

Et je suis triste enfin, mes frères,
De ne dire rien,
Je deviens très vieux, mes frères,
Je le sens trop bien.

Si vous comprenez, mes frères,
Chantez comme moi,
Pour ne dire rien, mes frères...
Ça vaut mieux, des fois.

(1) L'auteur n'a pas l'air très fixé, mais cela a si peu d'importance.

HENRI BATHAILLE

Celui-ci est entré de son vivant dans l'histoire; il n'est pas de conversations où son nom ne revienne à plusieurs reprises comme un refrain. Il fait partie des cavaliers historiques et, comme l'on parle du cheval noir de Boulanger, de la mule du Pape ou des chevaux de Bois, on cite sans cesse le cheval de Bathaille. Cela aurait suffi à le faire passer à la postérité; mais un homme tel que lui ne saurait se contenter d'une seule expression, et il voulut symboliser l'ordre en tout, suivant les préceptes de son maître Auguste Comte. Il y réussit, et chacun connaît aujourd'hui l'ordre de Bathaille, comme on connaît encore le plan qu'il dressa pour le palais en mou de veau de Chang-ti-ly, ce fameux plan de Bathaille qui fut le clou de l'exposition chinoise de 1889.

Malheureusement, sa renommée n'est pas tout entière de bon aloi, et notre tâche d'historiens impartiaux nous oblige à faire mention du *Scandale* récent auquel cet auteur fut mêlé. En une période très troublée où il *Phalène* pas se montrer en public, il se promena dans les rues de Paris au bras d'une *Femme nue* qui portait sur son épaule une *Maman Colibri, Lépreuse*, grelottante et piaillante, tandis que des nègres armés de

Flambeaux braillaient une *Marche nuptiale* sur un rythme *Polichy*llabique. Ce scandale, qu'on essaya de voiler du nom poétique de *Songe d'un*



Arrestation d'Henri Bathaille après le Scandale.

soir d'amour, valut à Henri Bhataille dix ans de réclusion qu'il n'a pas achevé de purger. Cette réclusion l'a rendu fou. Il se croit parti pour un *Beau voyage* à travers des pays inconnus et com-

pose en silence des vers curieux et, suivant la mode du jour, des pièces de théâtre qui lui apporteront plus tard, espère-t-il, la fortune et la considération. Nous avons pu, en payant très cher le geôlier de Fresnes-lès-Rungis, obtenir le manuscrit du poème que nous publions ci-dessous, extrait des *Mystères de la chambre blanche* (1), et qui fera connaître sous un jour encore ignoré M. Henri Bathaille, apprécié jusqu'ici surtout pour ses excentricités.

Berceuse

Glisse doucement, Star, Gillette,
Tango-Furlana, mon petit rasoir,
Sur ma figure!
Glisse doucement sur ma barbe dure.
Qu'a-t-elle ma barbe à être aussi dure?
Dites donc pourquoi si grande raideur?
La barbe de l'homme est un grand malheur.
Pourquoi donc a-t-on de si vilains poils
Sur la figure?
Tango-Furlana — do ré mi ré poil —
Entre l'oreille droite et la lèvre inférieure.
Il y a de quoi, vous le savez,
Faire se damner le meilleur abbé,

(1) En collaboration avec Gaston Lerouge.



Henri Bathaille.

Cet abbé fût-il le plus saint prieur,
Et donner vingt fois sa pauvre âme au diable.
Quand on sent glisser le rasoir si froid,
Il semble que tout devient détestable ;
Il y a de quoi.

Peut-être que quelque chimiste,
Penché un jour sur ses matras,
Supprimera cet agrément triste;
Je paierai pour m'épiler ce qu'il faudra,
— Tango-Furlana! —
Des doublons, des francs, ou bien des ducats.
C'est tout ce qui manque à mon grand bonheur,
Le plus grand bonheur qui fut sur la terre,
Le bonheur de ceux qui ont trop de cœur.

Et pourtant, ce serait très simple et très facile;
Il suffit d'une résolution.
Mais je suis un faible et un imbécile
Qui ne prendra pas la résolution.
De laisser pousser à leur volonté
Ses poils noirs ou gris
Jusqu'au nombril,
Comme un vieux Brahme
Ou Francis James.
Tango, pam-pam,
Ou Francis James.

POÉSIES DIVERSES

Poésies diverses

Par lesquelles de pitoyables plaisantins (1) comptaient bien tromper notre bonne foi, mais que nous avons reconnues comme apocryphes après avoir consulté la somnambule de Pont-à-Mousson.

JULES LAFORGUE. — ALBERT SAMAIN. — GEORGES RODENBACH.
DIVERS RÉCITS DE THÉRAMÈNE, ETC.

JULES LAFORGUE

Les lumières du cinéma
Montent ce soir jusqu'à ma chambre,
Et ma pauvre âme qui se cambre
Voudrait crier : Maman, papa!

Ainsi que crient à la nourrice
Les bambins, les petits enfants
Qui, sur le sein qui se défend,
Posent leur bouche aspiratrice.

Car nous sommes beaucoup de grands enfants sans mère
Qui traînent leur tristesse amère
Sans comprendre le cinéma,
Ni les joies qu'il exhuma,
Bout de Zan ou Boireau, Rigadin et Gribouille;

(1) Nous soupçonnons d'ailleurs véhémentement un certain Tardieu, captain de son état, le grand Maxence de la Maubert, Jehan Giraudouce et autres Jehans sans aveu dont nous faisons notre compagnie ordinaire.

Il faut qu'avec la vie, hélas! on se débrouille,
Et la vie vient vous chanter pouille
Et vous briser un pauvre cœur
Avec des rires moqueurs.
Ainsi, moi qui aimais ma bonne,
Ce soir je ne l'ai guère à la bonne ;
Et vous direz : Il y a de quoi,
Quand vous saurez pourquoi.

J'apprends que, sort trop rigoriste,
Cette impudente camériste
Vient d'épouser le liquoriste
Du coin, qui se nomme Évariste.
Mon Dieu, mon Dieu, comme c'est triste
De n'être rien qu'un humoriste.

Il me faudra la rencontrer, ma fiancée,
Avec son panier, l'anse passée
Au bras,
Qui fera son marché, pas à pas.
C'est la saison où les bourgeons éclatent,
Et les feuilles du marronnier,
Qui ont l'air de petites pattes,
Me referont des pieds de nez,
Les pieds de nez accoutumés,
Car les choses aussi font la nique
Au poète qui mange des briques
Et n'a que des désirs lubriques.

Mes pauvres reins, mes pauvres reins,
Je ne puis rien
Vous offrir. Au coin des rues
Elles sont chères toutes les grues;
Il faut bien se payer du fard,
J'en paie bien moi à ma pauvre âme,
Qui raccroche, comme une femme,
Les images, ces michés, au hasard.

Et voilà que le cinéma
Redonne toutes ses lumières.
Papa, maman, maman, papa,
Je voudrais retrouver la clarté première
Et ne plus faire l'abruti
Dans des histoires sentimentales.
Et allez donc, de vos mains sales,
Tournez l'orgue de barbarie,
J'aurais toujours dit ma complainte
Et vidé mon noir encrier.
La vie, la vie est sainte. Oh! pauvre sainte
Entre les bras du négrier.

Allons, roi des amoureux transis,
Verse la cendre sur ta tête
Et couche-toi dans ton petit lit,
Tu as bien assez fait la bête.

ALBERT SAMAIN

J'ai rêvé d'un pays étrange et sublunaire,
Où les baisers, prélude aux lentes pâmoisons,
Avaient l'arrière-goût suave des poisons
Que je goûtais d'un cœur blanc de pensionnaire;

D'un cœur qui s'invertit ou qui se régénère
Chaque jour aux parfums différents des toisons
(Les blondes avaient des relents de venaisons)
Pour enchanter le triste et long préliminaire.

L'âpre clarté de l'aube aiguisait mon désir
Et je pouvais, à l'aise, autour de moi choisir
De beaux corps frissonnants et des âmes de femme,

Et, l'Amour commandant à mes jours, sans arrêt,
Et sans que s'éteignît sa tyrannique flamme,
J'allais d'un corps pâmé vers un corps qui se pâme;

Et seule ma pauvre âme en silence mourait.

GEORGES RODENBACH

Dimanche de province! Un ciel pacifié
Prolonge la douceur de l'exil dans les chambres.
Le désir meurt ainsi que Christ crucifié,
Dans la maigreur expiatoire de ses membres.

En l'aigre nonchaloir des repos ordonnés,
Où traîne une clarté monotone et si grise,
S'appareille un besoin d'espoirs abandonnés,
O silences, moiteurs du ciel et de l'Église !



Mad. Amorel dans une crise d'inspiration.

Silences que déchire à peine l'angélus
Du soir, le tintement pâle du béguinage,
Silences qui voudraient que l'on ne comprît plus
Si l'on est d'aujourd'hui, si l'on fut d'un autre âge.

Les visages ont pris des teintes de pastels,
Les béguines s'en vont lentement à complies
Et les miroirs ont l'air de s'approfondir, tels
Que pour mieux observer les choses accomplies.

O mes sœurs, ô mes sœurs la ville et mes douleurs,
Enlinceulez de blanc mon âme fraternelle,
Et, dans la mort languide et frêle des couleurs,
Laissez-moi mieux rêver à la palme éternelle.

STÉPHANE MALLARMÉ

Tel qu'en l'obscur discours de Locke
Agonisait sa sombre ardeur
Où sourdre avec plus de candeur
La gigantesque et molle cloque

Si pendillait la pendeloque
Cette languide et noire odeur
Qui hors du cœur du maraudeur
S'exalte et tend et flotte loque

Mais chez qui par amour se pend
Lourdement pend un grand serpent
En la courbure hypothétique

Tel qu'en l'unanime foison
Selon nul autre amer poison
L'aigre malade ne se pique

Extraits de la *Phèdre*, de Victor Hugo

PRÉFACE

J'ai composé — jeté aux vents serait plus exact — ces quelques vers au milieu d'une nuit où la tempête faisait rage, les yeux tournés du côté de mon pays.

De temps en temps la lueur rouge et blanche du phare de Barbentane me montrait la place où gît la sublime bâillonnée : la France.

Euripide, chassé d'Athènes par la tyrannie, a écrit sa *Phèdre* sur les rocs de Macédoine.

Qu'il soit permis au poète chassé de l'Athènes moderne d'écrire aussi la sienne.

Chaque génie a eu sa conception différente de la destinée humaine. Sous cette diversité, l'unité demeure.

Pour moi, l'Homme est un aigle qui vole avec deux grandes ailes.

L'une de ces deux ailes est le Droit, l'autre la Raison.

Lorsque les nuées orageuses et obscures, œuvres des Dieux, des Prêtres et des Rois, parviennent à

décourager un moment l'effort de ces sublimes antennes, la Poésie est le divin balancier qui permet à l'Oiseau de poursuivre son ascension vers la Lumière.

Jersey, 2 décembre 1851.

ACTE IV

La terrasse de la Villa d'Été du roi du Péloponèse, à Phlionte. Luxuriante végétation méditerranéenne. Éclairage de fête. Musiques. Au loin, la Corne d'Or luit doucement sous la lune. En bas, dans le ravin, étagés, les misérables taudis populaires s'aperçoivent à peine. Quatre catapultes sont braquées sur eux.

Au lever du rideau, la scène est vide. Successivement les invités pénètrent sur la terrasse. D'abord le Roi du Péloponèse, offrant le bras à la Reine des Reines. Puis la reine du Péloponèse avec Bolo, archevêque de Tarentule. Puis tous les autres.

SCÈNE PREMIÈRE

Thésée, Phèdre, Bolo, Béranger II, Capo d'Istria, Sierra-Leone, Midas, Masferer, Foulque Nerra, César Borgia, Francis de Miomandre, Othello, les Trois Anachorètes Majors, Œnone, Sevrinne, Pasiphaé, le comte Kostia, le Maréchal Lebœuf, Courtisans et courtisanes, Argyraspides, Bourreaux.

BÉRANGER (à Thésée).

Charmante soirée!

BOLO

Oui.

THÉSÉE (modestement).

Pas mal, pour la campagne.
Duchesse de Rouan, voulez-vous du champagne?

PHÈDRE (à Bolo, en lui montrant l'horizon).

Voici l'aube qui naît sur le cap Matapan.

CAPO D'ISTRIA

Mais quel est donc ce bruit qui résonne : pan, pan?

THÉSÉE

Ce sont mes serfs frappant, tourbe affamée et pâle,
A grands coups de bâtons le flot bleu du Stymphale;
Les grenouilles sans eux nous rendraient le sommeil
Impossible (1). . . . .
. . . .

(Aux laquais.)

Holà! Portez le tapis vert.

(A Bolo.)

Archevêque, veux-tu faire un chemin de fer?

(1) *Pauca desiderantur.*

BOLO

Entendu.

(Ils s'installent.)

Cent louis.

THÉSÉE

Tope-là.

BOLO (qui a pris la Banque, au comte Béranger).

Mets ta ponte.

Ici.

FRANCIS DE MIOMANDRE

D'où vient ce vin, ô roi.

THÉSÉE (battant les cartes).

De (1). . . . .

(Bolo abat neuf pour la troisième fois.)

Embuqué... Zut !

L'HUISSIER A LA VERGE NOIRE

(tirant respectueusement le roi par la manche).

Seigneur...

THÉSÉE (se retournant, furieux).

Quoi? qui vient déranger

(1) La rime était si difficile à trouver que le poète y avait renoncé momentanément. Que nos lecteurs essaient de suppléer à la nonchalance étonnante du Titan. Cela fera l'objet d'un prochain concours.

Le festival que j'offre au comte Béranger?
Je n'y suis pour personne.

(Il se signe dévotement.)

Excepté pour le Pape.

(A Sevrinne galamment, lui présentant une corbeille.)

Dis-moi, jeune beauté, veux-tu pas une grappe
De ce raisin, mûri sur les flancs de l'Ida,
A la place où jadis mon glaive trucida
Thalestris, souveraine au sein plus blanc et rose
Que Salamine à l'heure où le soleil s'y pose?
Sa vigne n'a jamais connu le milledìou.

(Furieux, à l'huissier à la verge noire, qui le tire toujours respectueusement par la manche.)

Pour personne, ai-je dit, excepté pour...

(Sursautant au nom que vient de lui murmurer l'huissier.)

Mil diou!

Que vient-il faire ici?

. . . .

L'HUISSIER

Seigneur, il dit des choses
Incohérentes.

PHEDRE

Qu'est-ce?

MIDAS

Un importun ?

FOULQUE NERRA

Allons

Le voir écarteler grâce à quatre étalons.

SEVRINNE

Non, qu'on le brûle vif!

BOLO (ramassant les mises).

Qu'on le désentripaille!

THÉSÉE (se levant).

Taisez-vous, malheureux! C'est mon homme de paille.

(A l'huissier.)

Théramène, as-tu dit?

SEVRINNE (excitée).

Lâchez sur lui les chiens!

THÉSÉE (résigné).

Eh bien, va le chercher.

(A l'assistance.)

Amis, je vous préviens

Que sur tous les sujets ce bonhomme divague.

(A la Canéphore de droite.

Verse-moi donc encor un peu de Tarragone.

PASIPHAÉ (au Maréchal Lebœuf qui la lutine).

Quand vous voudrez laisser ma jambe, s'il vous plaît?

UN HUISSIER (annonçant).

Théramène, docteur en droit.

TOUTES LES FEMMES

Dieu, qu'il est laid!

SCÈNE II

Les mêmes, puis THÉRAMÈNE, noble figure de vieillard. Redingote et chapeau de forme; ressemblance avec le pasteur AUSSANDON, de l'*Évangéliste.*

THÉSÉE (très digne).

Çà, sans récriminer, mon cousin, il me semble
Qu'on pourrait mettre bien des audaces ensemble
Avant de...

(Surpris devant Théramène qui chancelle.)

Mais qu'as-tu?

(Avec sollicitude.)

La fatigue?

(Théramène fait signe que non.)

La faim?

(Même jeu de Théramène.)

Un morse rencontré dans la mer de Baffin?

(Même jeu de Théramène.)

Un malheur, serait-il arrivé, parle vite,
Grands dieux, dans son voyage, à mon fils Hippolyte?

ŒNONE

Hippolyte, grand dieux!

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé.

(Elle s'évanouit. Tout le monde s'empresse. On ramasse ses bijoux épars.)

BOLO

Une montre!...

(Dédaigneusement.)

Ce n'est que de l'acier chromé!

(Il la remet à Œnone.)

CÉSAR BORGIA (à Thésée).

Qu'a donc la reine?

THÉSÉE (gêné).

Rien; les nerfs.

(A Théramène, agacé.)

Eh bien, mon maître,
Parleras-tu?

(Silence de Théramène.

D'honneur, je vais te faire mettre
A la torture. Ainsi je pense que tes dents
Nous laisseront enfin contempler le dedans
De ta bouche où ta langue est recroquevillée.
Qu'en dis-tu?

(Ricanant.)

Tu n'es pas une poule mouillée!
J'exige ton récit. Sinon...

(Silence de Théramène.)

Soit! Par Vulcain,
Je te vais présenter au seigneur Brodequin.

(Criant.)

Accourez tous ici. Ligotez-moi cet homme!
Portez le chevalet... A la torture!

SEVRINNE (à **Bolo**).

En somme,
On aurait bien mieux fait de commencer par là.

BOLO (**à Théramène lié sur le chevalet**).

Les crimes que ta vie impie ammoncela,
Théramène, veux-tu les confesser?

(Silence de Théramène.)

THÉSÉE (**furibond**).

Arrière,
Prêtre!

(Aux bourreaux.)

Serrez la vis! Tendez la ventrière!
Je veux le voir bientôt en charpie et bavant.

BOLO

Requiescat...

LES FEMMES

C'est vraiment drôle.

THÉSÉE (penché sur Théramène).

Mais, avant
Que d'aller demander à souper à la Moire...

(Théramène fait signe qu'il va parler.)

Ah! enfin!... Qu'avais-tu donc à me dire?

THÉRAMÈNE (absolument ivre).

A boire!

Il retombe endormi entre les bras des bourreaux et ronfle bruyamment. Juste à ce moment, le soleil se lève. Fanfare. Thésée, s'arrachant les cheveux, entonne le grand air de *Faust*:

En vain j'interroge..., etc.

D'après les documents pieusement conservés par Auguste Vacquerie, on peut établir que Victor Hugo, s'opposant en cela à Racine, n'a pas confié à Théramène le soin d'informer Thésée du tragique sort de son fils. Le précepteur du jeune prince, sachant

qu'une fête était donnée au château, et l'esprit d'ailleurs troublé par de copieuses libations, y était revenu, dans l'espoir de nouvelles bombances, abandonnant son élève, dont la dépouille mortelle ne fut ramenée que le lendemain, par quelques passe-volants dont le régiment manœuvrait sur les lieux où s'était déroulé le drame.

(*Note de* Mlle HÉGÉSIPPE SIMON.)

NOUVELLE VERSION

communiquée par

MM. PAUL MULLER et CHARLES REBOUX

du récit de THÉRAMÈNE

par

JEAN RACINE

THÉSÉE

Théramène, est-ce toy? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès sa plus tendre enfance.
Tu pleures? Pourquoy donc?

THÉRAMÈNE

Je fremis quand j'y pense!

THÉSÉE

Serait-il mort?

THÉRAMÈNE

Hélas!

THÉSÉE

Mort! Oh! je suis damné!

THÉRAMÈNE

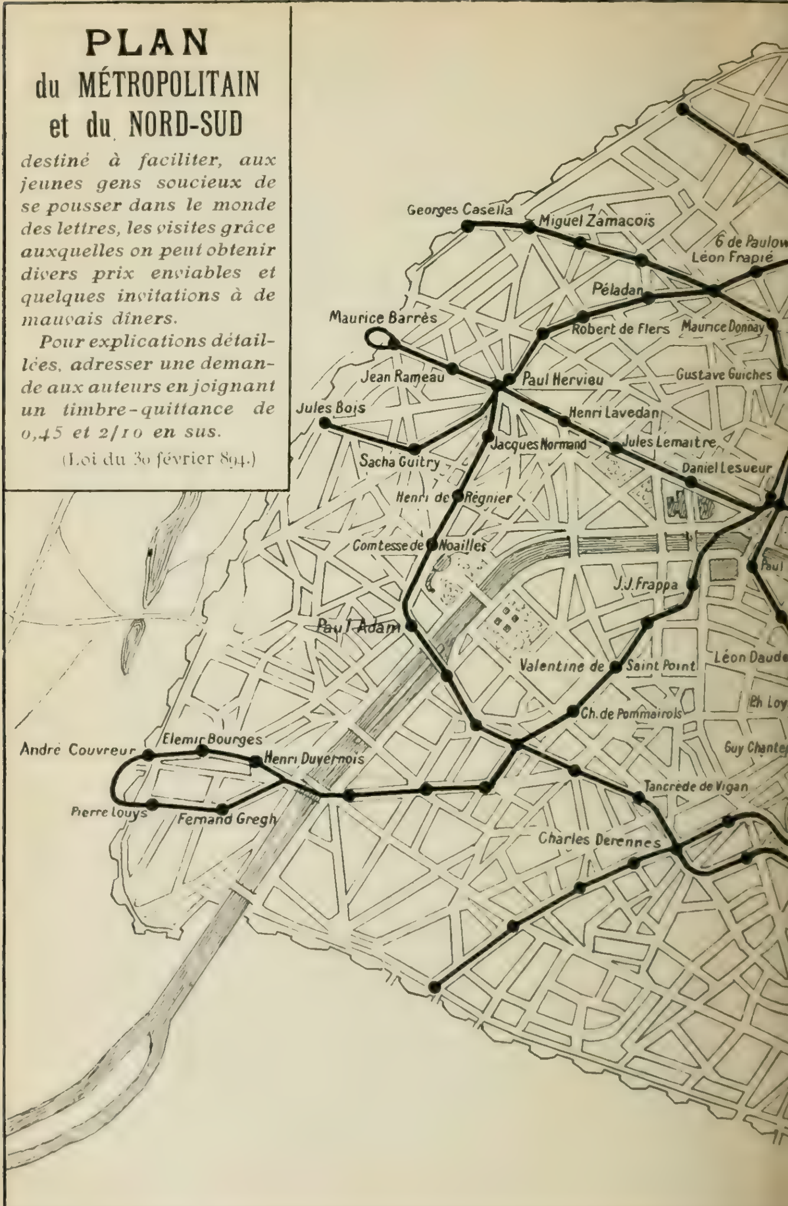
Rassurez un instant votre esprit étonné,
Seigneur, car en ce jour de deuil et de disgrâce,
Il demeure un récit qu'il ſaut que je vous ſasse.
A peine venions-nous de passer le rempart
Qu'Hippolyte à ces murs jette un triste regard.
Après quoy, sur son char, il monte avec adresse:
Ses superbes chevaux, dont il sait la vitesse,
De leurs hennissements ſont retentir les airs,
Et, partant de la main, devancent les éclairs.
Je cours à toute bride et le suis avec peine.
Il se retourne encor vers les murs de Trézène,
Il s'éloigne à regret d'un rivage si cher;
Ses pleurs coulent à ſlots sur le bord de la mer.
Dans un calme profond Téthys ensevelie
Ainsi qu'un vaste estang paroissoit endormie;
A peine le zéſir en un moment si beau,
Frisoit-il doucement la surſace de l'eau,
Quand, dans son propre sein ſomentant un orage,
L'onde s'enſle et gémit, menaçant le rivage;

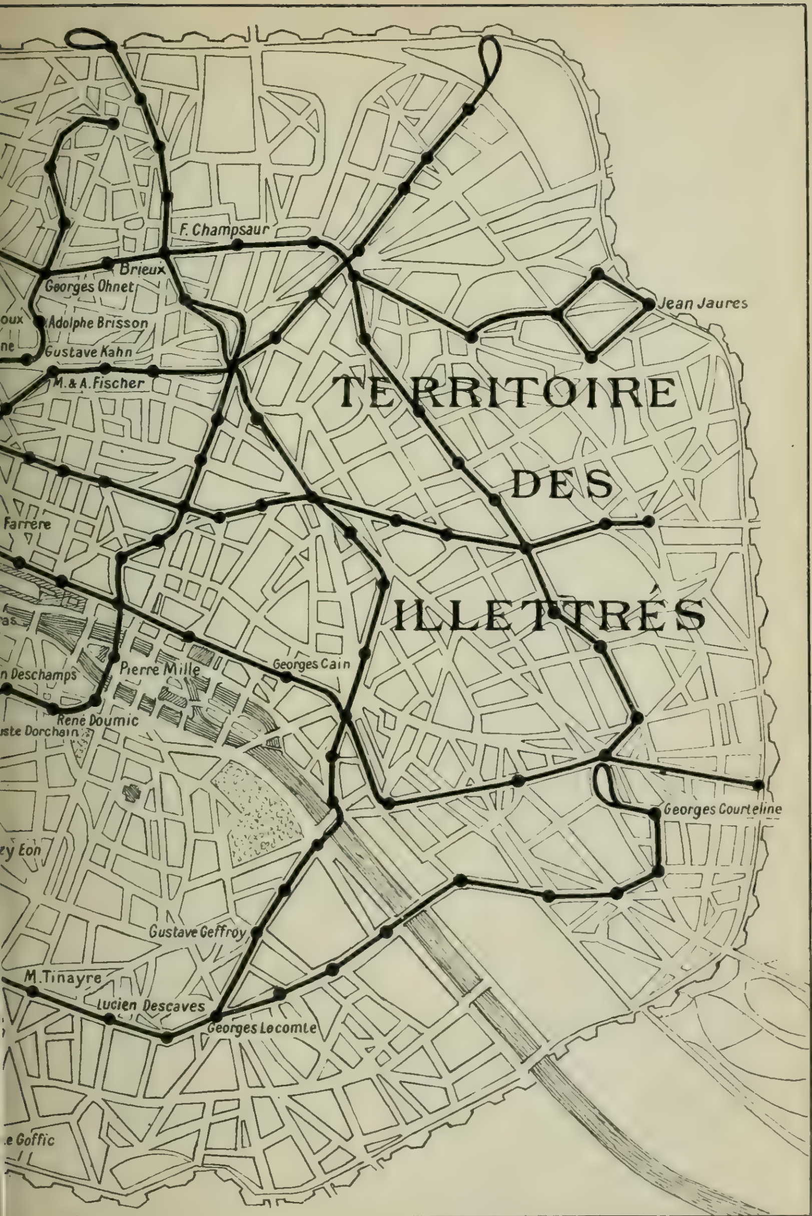
PLAN
du MÉTROPOLITAIN et du NORD-SUD

destiné à faciliter, aux jeunes gens soucieux de se pousser dans le monde des lettres, les visites grâce auxquelles on peut obtenir divers prix enviables et quelques invitations à de mauvais dîners.

Pour explications détaillées, adresser une demande aux auteurs en joignant un timbre-quittance de 0,45 et 2/10 en sus.

(Loi du 30 février 894.)




TERRITOIRE
DES
ILLETTRÉS
F. Champsaur
Brieux
Georges Ohnet
Adolphe Brisson
Gustave Kahn
M. & A. Fischer
Jean Jaures
Farrère
Georges Cain
Pierre Mille
René Doumic
Georges Courteline
Gustave Geffroy
M. Tinayre
Lucien Descaves
Georges Lecomte

L'un sur l'autre entassés, les flots audacieux
Vont braver en grondant la colère des cieux,
Et l'un d'eux, s'écrasant brusquement sur le sable,
Y vomit en roulant un monstre épouvantable.
Sa tête est d'un dragon, son corps est d'un taureau ;
Une atroce fumée argente son naseau ;
De ses longs beuglements les rochers retentissent ;
Dans le fond des forests les cavernes gémissent ;
Sur la vague écumante il nage en bondissant ;
Le flot qui l'apporta recule en gémissant.
A sa vue, aussitost, les chevaux d'Hippolyte,
Accablés de stupeur, veulent prendre la fuite ;
Du geste et de la voix il les veut arrêter
Pour un combat affreux que son bras va tenter.
Mais les chevaux fougueux que le monstre intimide
Ne reconnoissent plus le Maistre qui les guide ;
Ils entraisnent le char, prennent le mors aux dents,
La crainte les domine et les rend plus ardens.
Blanchissans de sueur, ils courent avec rage
Sur les sombres rochers qui couvrent le rivage ;
Hippolyte alors tombe, et, d'un coup malheureux,
S'embarrasse aux liens d'indissolubles neux.
Sa tête, en bondissant, ensanglante la terre,
Ses cheveux et ses dents restent dans la poussière ;
Sur les cailloux pointus qui lacèrent son flanc
Il trace avec horreur des vestiges de sang.
Enfin le nœud se romp. Et la rène brisée
L'abandonne au milieu d'une affreuse rosée.

J'y cours baigné de pleurs et le trouve pâmé.

THÉSÉE

Qu'a-t-il dit?

THÉRAMÈNE

Rien, Seigneur. Tout estoit consommé (1).

. . . .

. . . .

(1) On sait que dans la pièce de Racine, Thésée ordonne également de mettre Théramène à la torture. Mais, là, il ne prend cette résolution extrême que pour empêcher ce vieux serviteur de parler trop longtemps. Jamais mieux qu'en ces deux scènes que nous citons, de Victor Hugo et de Racine, sur le même sujet, le fossé ne se montra plus profondément creusé entre la sobriété romantique et l'incontinence classique.

FIN

PRIVILEGE DU PRINCE

Pol Fort par la grace de Dieu Prince des poêtes, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Quelques plaisantins nous ayant fait remontrer qu'ils souhaiteroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Grande Anthologie*, s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege fut ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter lesdits Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obëïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts. Voulons que la copie des Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande et Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné en notre Palais de la Closerie des Lilas, à Paris, le vingt-troisiéme jour du mois d'Avril, l'an de grâce mil neuf cens quatorze, & de notre Regne le cinquiéme.

Par le Prince, en son Conseil,

G. CH. CROSSE.

ERRATA

PAGE 46, LIGNE 64, *au lieu de :* La maison qu'il avait fait construire sur la Riviera était emplie de meubles admirables ayant appartenu à la collec-lection Fontaine (Wallace).

Lire : Le Creusot par l'intermédiaire de Régis Ginioux avait vendu quatorze *dreadnought* au prince de Montenegro qui les avait payés comptant.

PAGE 442, LIGNE 3, *au lieu de :* Le fils posthume de l'impératrice Catherine.

Lire : Nous n'aimons pas faire de peine aux grands écrivains, c'est pourquoi nous ne parlons pas de M. Henri Médoc.

PAGE 6, LIGNE 21, *au lieu de :* Désastres imprévus.

Lire : La mer est belle aux îles sanguinaires.

PAGE 162, LIGNE 6, *au lieu de :* L'aéroplane..., etc.

Lire : Le collaborateur en question n'a pas mangé depuis huit jours.

NOTA BENE

Nous avons décidé d'offrir à nos lecteurs, pour les récompenser de leur héroïsme, quelques feuilles de papier d'Arménie. Le stock nécessaire était déjà chez l'éditeur lorsque deux de nos collaborateurs, peu scrupuleux, dérobèrent quelques cahiers du précieux produit afin de prêter à leur médiocre appartement un peu de cette poésie nécessaire à la capture de ces animaux rares connus sous le nom d'*Hétaïres* et sous divers noms d'oiseaux du genre échassier.

Nos malheureux amis ne tardèrent pas à subir le châtiment de leur indélicatesse. Ils moururent empoisonnés par les émanations du papier.

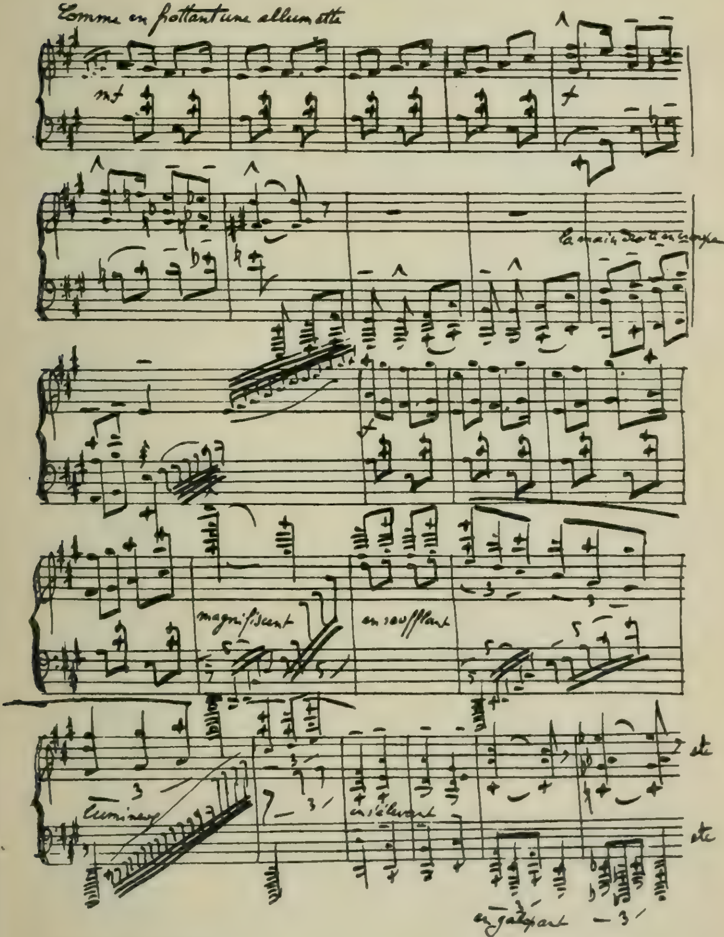
Devant ce résultat, nous n'avons pas hésité à supprimer la prime annoncée préférant manquer à nos promesses plutôt que de concourir à la dépopulation de notre pauvre France et à la disparition des esprits d'élite qui constituen la totalité de nos lecteurs.

(Note de l'éditeur auquel se joignent les anthologues émus de tant de conscience.)

SUR LE TROTTOIR (1)

Petite Chevauchée (Fragment)

FRANCIS CARGO LICHEPAING



(1) Extrait de la partition de la *Grande Marchande de Cacaouette*, opéra-comique de M. Maurice Roustand. (Voir ce nom.)

Feuille de Réclamation [1]

(A détacher en cas de besoin.)

Nom ....

Prénoms ....

Adresse ....

Indication du blason [2] ....

Adresse de la nourrice ....

Motif de la réclamation ....

Ci-joint [3] : ....

---

(1) Inscrire lisiblement son nom et son adresse, et joindre une petite somme — ou même une grosse — pour frais d'insertion et de transcription.

(2) Cette mention est facultative.

(3) Indiquer la somme jointe à l'envoi, les invitations à diner, les offres de distinctions honorifiques, etc..., etc...

TABLES

TABLE DES MATIÈRES

LES ANTIQUAIRES

Autres branches jeunes ou vieilles de l'école des Antiquaires.

LES LIBERTINS

LES UNIQUES

ATTARDÉS ET ÉGARÉS

Les Saltimbanques.

LES DISCOBOLES

LES VIVANTS ET LES MAURES

POÉSIES DIVERSES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES GRAVURES

Imprimerie Schmidt, Grand-Montrouge (Seine).